

Pilule rouge

Un texte de Michel Drac

Vu à la
Télé

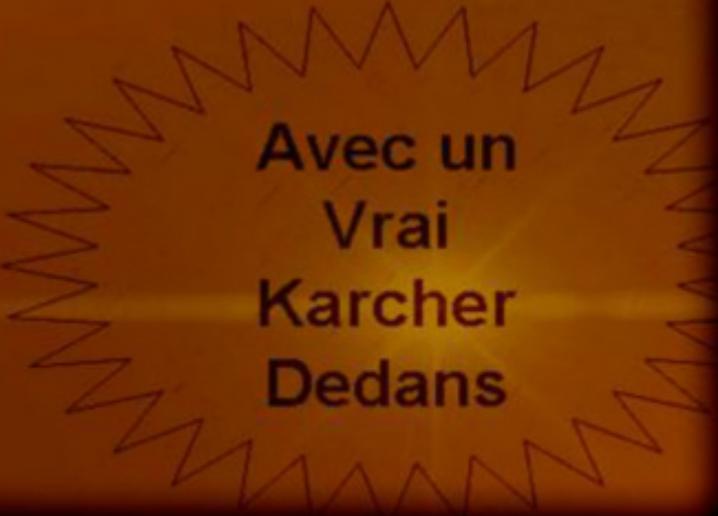


Vanité • Débilité • Morosité

RIPOUBLIQUE SYSTEMIENNE

UNION
POUR LA
MAGOUILLE
ET LA
PREVARICATION

Avec un
Vrai
Karcher
Dedans



Editions SCRIBEDIT
www.scriptoblog.com

SCRIPTOBLOG

www.scriptoblog.com

Un atelier littéraire pour soutenir les auteurs. Auteurs novices et premiers lecteurs avancent ensemble. Scribedit SARL publie les textes, sous réserve d'acceptation par le comité de lecture, sur la base d'un contrat d'édition temporaire.

*

www.scriptoblog.com

Une librairie virtuelle dédiée aux ouvrages développés dans le cadre des ateliers littéraires scriptoblog.

Vente au format papier, e-books à télécharger.

*

Scribedit SARL

Société à responsabilité limitée au capital de 10.000 €

RCS Paris : 493983951

33, avenue Philippe Auguste, 75011 PARIS

© SCRIBEDIT

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sur un support papier sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite selon le code de la propriété intellectuelle. Cette interdiction ne concerne pas la mise à disposition gratuite d'extraits sous forme électronique via un site web sous réserve d'indication de la provenance du texte : site Internet www.scriptoblog.com.

ISBN : 978-2-35512-010-7

Code collection : 0038-SYST5-EBOOK

Prix exemplaire imprimé vendu à l'unité : 6,50 € TTC

En couverture : Annonce parue dans les journaux systémiens, 2006

Editions Scribedit

COLLECTION SAMIZDAT !

Quat' de couv'

Pilule rouge

Les chroniques systémiennes—IV

A partir du mois de mai 2006, Michel Drac rédigea une série de chroniques pour le site « les Antifadas ». Il s'agissait de suivre l'actualité, vue sous un angle inhabituel : les conversations de comptoir, dans un bistrot de banlieue.

Début 2007, Drac avait migré vers le site « Salut Public », mais les chroniques continuaient. Retrouvez, avec ce cinquième recueil de chroniques, toute la faune bistrotienne que vous aviez croisée dans les chroniques précédentes...

Cette fois, les piliers de comptoir commentent l'actualité, en mars et avril 2007.

Michel Drac

Anticonformiste et parfois iconoclaste, Michel Drac s'est donné pour tâche de déconstruire les grilles de lecture imposées par la pensée dominante, afin de rendre possible, à nouveau, « l'énonciation du Négatif ».

Sa démarche procède de la *provocation*. Au vrai sens du terme.

Pilule rouge

Les chroniques systémiennes - V

PILULE ROUGE

Mars 2007.

Les potos de Salut Public me disent, comme ça : maintenant qu'on a bien expliqué comment le système déconne, faudrait peut-être dire ce qu'on propose aux gens, nan ?

Bonne question.

Je ne vous remercie pas de me l'avoir posée.

*

Moi, j'aime bien les mecs de Salut Public. Je me fais un peu l'effet d'un ultra-conservateur atlanto-sioniste, rapport à la ligne générale de leur blog – mais sinon,

je les aime bien quand même. C'est mes coupeurs de tête préférés.

J'aimais bien aussi les mecs de subversiv.com, un autre site où j'ai écrit avant. Parfois, je passais vaguement pour un stalinien islamophile et américanophobe, quand je sévissais chez eux – mais bon, je les aimais bien quand même, ces mecs. C'était mes bourgeois bohême à moi, si vous voulez.

Ça peut paraître bizarre d'avoir des copains à la fois chez les patriotes républicains de Salut Public et chez les libéraux libertaires de Subversiv, mais moi, ça ne me dérange pas. Je n'en ai jamais voulu à personne d'avoir des idées différentes des miennes. Jamais. A mes yeux, du moment qu'un homme est clair avec lui-même, clair avec ses interlocuteurs et point trop en désaccord avec les règles fondamentales de la logique formelle, son avis est légitime – non parce que c'est le bon, mais parce que c'est le sien.

Par exemple, je ne suis pas d'accord du tout, mais alors vraiment pas d'accord du tout avec le libéralisme à tout crin prôné par les mecs de subversiv.com – qui sont notoirement proches d'Alternative Libérale, c'est le secret de Polichinelle. Je trouve, moi, que dans le contexte actuel, un libéralisme « sans frein » est aussi un libéralisme suicidaire, appelé à se retourner inéluctablement contre ses finalités proclamées. Je pense qu'il y aurait de très bonnes raisons de réhabiliter le rôle de l'Etat, si c'était possible – la première de ces raisons étant que les nouvelles formes du fascisme et du bolchevisme sont mutantes, et qu'elles ne se construisent plus par la sacralisation de l'Etat, mais au contraire à partir de son démantèlement.

Cependant, bien que je sois en désaccord radical avec les mecs de subversiv.com, je respecte leur point de vue parce que dans une certaine mesure, leur analyse m'éclaire en tant qu'elle est une antithèse nécessaire à la mienne – un contrepoids, si vous préférez. Ces types sont d'accord avec eux-mêmes. Petits entrepreneurs, ils vivent l'aventure qu'ils recommandent aux autres. A partir de là, rien à redire : ils ont le droit de se tromper, comme tout le monde.

Quoi qu'en disent les optimistes, l'humanité est semblable à un spéléologue dont la lampe vient de s'éteindre, et qui se trouve soudain plongé dans les ténèbres. Aveugle, il ne peut revenir sur ses pas, aussi poursuit-il, à tâtons. D'erreur en erreur dans les ténèbres, jusqu'à la lumière.

A propos de spéléologues paumés, j'en ai à peu près autant pour les amis de Salut Public. Ces gars-là, c'est des fans à Roby monte-à-regret, l'homme qui voulait régénérer la France à coups de colonnes infernales.

Bon, ben, perso, c'est pas dans mes idées.

J'ai beau ne pas être catholique, point ne veux rôtir les femmes et les enfants cathos, entassés dans leurs églises en flammes, avec pour ceux qui s'enfuient un bon coup de baïonnette dans le bide. Le général Tureau m'a toujours fait dégueuler, et s'il ne tenait qu'à moi, il y a belle lurette qu'on aurait retiré son nom des flancs de l'Arc de Triomphe.

Ce n'est pas que je sois particulièrement délicat. Je sais bien qu'on n'écrit pas l'histoire en faisant de la broderie anglaise. Mais voilà, d'une manière générale, je n'aime pas le sang. D'abord, je trouve que ça coûte cher. Le sang appelle le sang, etc. Ensuite et surtout, je constate que ça n'a jamais rien réglé. Alors...

Enfin, cela dit, pas grave ! Les mecs de Salut Public ont le droit d'être énervés – en ce moment, il y a des raisons d'être énervé. Et puis ces mecs sont cohérents. Il y a une logique dans leur argumentation, et quand ils balancent la sauce, ils prennent les risques qui vont avec.

Respect, donc, à défaut d'adhésion. Ces gars-là ont, eux aussi, le droit de se tromper.

*

Un truc qui m'énerve, par contre, c'est l'hypocrisie – et puis sa complice, la bêtise.

Par exemple, je me fâche quand j'entends dire que Jack Lang gueule avec les mal-logés, lui qui crèche paraît-il dans un appart de 400 mètres carrés, place des Vosges ; lui qui, aussi, fut ministre plus d'une décennie et ne fit jamais rien, jamais, alors qu'il était au pouvoir, pour combattre l'implacable mécanique d'appauvrissement qu'aujourd'hui il dénonce avec sa bouche en cul de poule et son petit air vertueux.

Là, je me fâche. Jackouille, j'aimerais bien écrire ce que je pense de lui – mais comme l'insulte publique constitue un délit, j'en suis réduit à sous-entendre.

Par exemple aussi, y a la bêtise. La vraie bêtise bien crasse. Alors ça, ça m'énerve. Par exemple, t'à l'heure, au rade, deux petites jeunettes qui discutent. D'abord ça parle longtemps d'un feuilleton à la télé, et puis de la star ac'. Après, ça parle un peu de la politique, figurez-vous. Ça dit comme ça que y en a marre de la classe politique, donc on va voter Bayrou pour que ça change.

J'invente rien, ça dit comme ça : « on va voter Bayrou pour que ça change. »

Bon, j'aime bien Bébé Rose – que je préfère largement au Ségolem ou au Nabot de Neuilly. Mais de là à lui faire incarner le « changement »...

Devrait y avoir des lois contre la bêtise. Poser des limites, disons, c'est ça qu'il faudrait.

Cela dit, passons à autre chose. Je n'aime pas m'énerver, alors passons à autre chose.

Je préfère m'amuser.

J'aime bien rigoler, moi.

J'ai des tas de San-Antonio, chez moi. Les vrais, ceux de Frédéric Dard.

J'ai même quelques éditions des années 60, achetées pour une bouchée de pain chez des bouquinistes, avec mes trois sous d'étudiant, dans les années 80. Je les garde précieusement. Un témoignage, si vous voulez. Une des dernières manifestations de l'esprit gaulois.

Bref, j'aime bien rigoler. Si Pierre Dac et Francis Blanche étaient encore des nôtres, j'adhèrerais au parti d'en rire.

En attendant qu'ils ressuscitent, je me bidonne tout seul.

Par exemple, un truc qui me fait rigoler, c'est les mecs qui fuient Satan en se réfugiant chez Belzébuth. Disons : un mec comme Maurice G. Dantec qui gueule comme quoi l'union zéropenne, c'est une nouvelle Union Soviétique, et qui ensuite va se pignoler dans la bannière étoilée – sans remarquer, l'artiste, que l'union zéropéenne est justement un sous-marin du mondialisme américanomorphe, que l'Amérique vraie est raide morte, et que si elle bouge, c'est parce que son assassin, le mondialisme, agite le cadavre.

Syndrome symétrique : les potos de Salut Public ont très bien compris que l'Etatsunie du big business et des médias réunis n'est que le masque du capital mondialisé – soit effectivement le règne du Mal Et après, ils vont, ces potos, balancer des photos de Pyongyang comme si c'était un modèle à suivre – alors que c'est quoi, la Corée du Nord, sinon justement le modèle inavoué du néolibéralisme ? – En bas tout le monde en rang, fourmis laborieuses, petites mains jetables, et tout en haut une reine qui ne pond rien, mais qui jouit tout le temps.

« Petit Satan, protège-moi du grand Belzébuth. »

Toujours la même sauce. C'est ainsi que jadis, par antistalinisme primaire, des types très bien se sont retrouvés attelés au char de Hitler.

Puéril, mais aussi tragique.

Comprenez bien ceci, mes lascars : il n'y a pas de camp du Bien.

Il n'y a que des camps du Mal.

Mal contre Mal.

Tout le reste n'est qu'illusion.

Ce qui m'amuse, aussi, c'est l'outrance de ces combats d'intellectuels – le côté concours de bite, si vous voulez. Le décalage est sidérant entre la réalité d'un petit intello qui s'énerve tout seul derrière son clavier et l'immense programme rationnel, la machine à tuer la pensée – un combat tellement déséquilibré qu'il en devient pathétique.

D'où l'outrance, bien sûr.

Cache-misère.

Par exemple, pour en revenir à Dantec, j'adore ses élucubrations quand il glose sur les beautés de la jungle pan-capitaliste – lui qui, grand sensible, est au fond un *tendre* – je le pressens délicat, notre Momo, du genre à chialer devant un pauvre qui fait la manche. J'aime bien aussi quand Soral nous vante le petit père dépeuple – lui qui, Soral, esprit libre, aurait bien sûr fini goulag en deux coups les gros, sous le règne dudit.

Autre chose encore m'amuse : la naïveté de certains, parmi les hommes de bonne volonté. J'ai visionné, l'autre jour, le petit clip du site Salut Public sur le 22 avril 2007 et la rébellion nationale à venir.

Je me suis bien marré.

Dites-vous bien une chose, mes chers amis : le 22 avril 2007, *il ne se passera rien*.

Le Pen pourra être candidat, ou bien il ne le pourra pas. S'il est candidat, il ira au deuxième tour, ou bien il n'y parviendra pas. Il est possible, suivant le déroulement de la campagne, qu'il parvienne à capter la vague antisystème qui s'annonce – et que, pour l'instant, l'Office Systémien pour la Pensée Correcte détourne au profit du « rebelle » Bébé Rose. Il est aussi possible que Neuneuil ne parvienne pas à capter cette vague.

C'est très possible, même. Une forte proportion des gens ne pense jamais – il se trouve encore, dans ce pays, des millions de gens pour croire que Le Pen, c'est Hitler, et que l'UMPS, c'est la démocratie en action.

Bref, amis de Salut Public, vous allez être déçus si vous pariez sur l'intelligence.

Ah ! Mes pauvres agneaux, la connerie humaine est infinie ! – Si vous ne me croyez pas, allez donc faire un tour sur les forums grand-public...

De toute manière, peu importe. Quelle que soit l'issue du processus électoral, pour finir, *il ne se passera rien*.

Dans l'hypothèse absolument invraisemblable où, par je ne sais quelle opération du Saint-Esprit, Neuneuil parviendrait à se faire élire, nous aurions l'émeute le soir même, des incidents graves à la sortie, l'OTAN dans la foulée et, pour finir, retour à la case départ : l'oligarchie mondialiste, bon an mal an, nous imposerait sa volonté.

Tout simplement parce que pour l'instant, *elle a la force, et nous ne l'avons pas*.

Point final – tout le reste, c'est de la littérature.

Voilà la réalité : nous ne pouvons en l'état actuel du rapport de forces renverser la machine à décerveler qui détruit l'idée de liberté en nos frères et sœurs. Soyons lucides : nous n'avons aucune chance.

Alors, parler de *programme* dans ce contexte ? – Mais cela n'aurait pas de sens.

Bref, pour m'éviter certain ridicule, si je dois parler de l'avenir, si je dois dire de

quoi il s'agit et ce que nous devons faire, je préfère en parler indirectement. En douceur. Avec humour. Pas me prendre, moi le rat de bibliothèque, pour l'homme d'action que je ne suis pas – et que je ne serai jamais.

Je suis un sous-écrivillon internautique, moi, mes chers amis. Une lavette à blog, autant dire. Je n'en ai pas honte d'ailleurs – il y a tant de lavettes qui n'ont même pas de blog.

Je pisse ma prose, plus ou moins inspirée, plus ou moins insipide. Comme j'ai pour moi d'avoir, je crois, une tête qui fonctionne assez bien, il m'arrive de dire le Vrai. Tel qu'il se révèle, à un certain moment. Voilà, ça, je sais faire.

Mais c'est tout ce que je sais faire.

Donc je resterai dans le constat, si vous permettez.

D'ailleurs, ça suffit pour que les lecteurs, futés quoi qu'on en dise, pigent très bien où va la boutique.

Et en déduisent le programme.

Le vrai, celui qu'on ne peut pas publier.

*

Il y a un projet, derrière les chroniques systémiennes.

Vous devez vous en douter, d'ailleurs – un mec ne se fatigue pas à tartiner autant de pages juste pour faire dans l'ambiance bistrot. Même un pervers dans mon genre a besoin d'avoir un but, qui marche si longtemps sans poser son sac. Le plaisir enfantin de déverser ma bile sur l'époque en général et sur mes contemporains en particulier ne justifierait pas un investissement de cette ampleur.

J'ai une idée derrière la tête.

Pour dire les choses simplement, je veux comprendre et faire comprendre ce qu'est la Systémie. Je veux comprendre et faire comprendre ce qu'est son *essence*. C'est pour cette raison que j'ai imaginé le rade de mes amours, et ses Systémiens de base, Paulo et Eddie, et Bosmokinge qui radote, et Marcel qui questionne. Ne pouvant pénétrer les arcanes de l'OSPC, j'en suis réduit à observer les manifestations extérieures de son action pour me représenter son fonctionnement interne. Je veux comprendre une essence qui m'est cachée, alors je traque les manifestations de cette essence. Voilà ce que je fais. J'examine notre *fiction nationale* sous toutes les coutures, utilisant alternativement le point de vue de chacun de mes personnages.

L'exercice n'est pas gratuit.

Si je veux la comprendre et la faire comprendre, cette essence systémienne, c'est

parce que je crois – et là, je suis sérieux – que la France va vers des évènements *très graves*. Or, dans ces circonstances-là, il vaudra mieux avoir bien réfléchi avant d'agir. L'erreur sera interdite au moment crucial.

Nous devons comprendre ce qu'est la Systémie. Nous devons comprendre ce qu'est son essence – à l'heure décisive, cette connaissance pourrait bien nous *sauver la vie*.

Un jour, si nous, les dissidents, avons anticipé, il se pourrait que cela fasse une différence, il se pourrait que la marche de l'Histoire en soit affectée. C'est en effet que si nous, les dissidents, n'avons à ce stade aucune chance de renverser le système, il y a cependant une force qui peut, elle, fort bien renverser le système – et c'est le système lui-même. Si cela survient, si le système s'écroule sous le poids inouï de ses contradictions, nos possibilités d'action, pour l'instant infimes, deviendront tout à fait significatives.

Si nous savons déminer le terrain, nous aurons un champ de ruines sur lequel construire.

Voilà le programme.

Eloignons-nous, si vous le voulez bien, du rade où nous avons nos habitudes. Prenons de l'altitude. Regardons les choses de beaucoup, beaucoup plus haut.

Le système auquel nous sommes confrontés est l'empire polycentrique du capital mondialisé – ou si vous préférez, s'agissant de nous autres Français, la province frankistanaise de cet empire polycentrique. Voilà notre ennemi. Ce que nous avons en face de nous, c'est un *sanhédrin* – et ce qu'il y a derrière ce sanhédrin, c'est un *empire* .

Et pas n'importe quel empire.

C'est le premier empire authentiquement mondial. C'est la première économie-monde à se confondre avec le monde lui-même. C'est donc quelque chose que personne n'avait jamais vu – disons : depuis l'empire romain à l'époque d'Auguste.

Aucun empire rival ne vient contrebalancer l'influence de cet empire-là. Il peut prolonger son existence bien au-delà des précédents, il peut pousser les contradictions internes du capitalisme jusqu'à leurs conséquences ultimes.

Ce qui veut dire qu'il pourrait aussi, un jour, s'écrouler intégralement – implorer, se *retourner* intégralement contre lui-même.

Voilà le programme.

Et encore ceci : il y a un certain nombre de raisons de penser que ce retournement critique est peut-être beaucoup plus proche que nous ne l'imaginions il y a peu. Il est déjà fort tard à la pendule de l'Histoire, mes chers amis.

Et encore cela : il est fort possible, pour un certain nombre de raisons bien précises, que les trois coups de cette crise terminale soient frappés ici, en France.

Dans le four où se cuit le pain de l'Europe.

*

Qu'on me comprenne bien : je ne suis pas ici pour l'amélioration permanente du confort de mon ami Marcel. J'aime bien Marcel – parce qu'il est le peuple de France, et parce que j'aime infiniment la France. Mais ce que j'aime en Marcel, ce n'est pas qu'il soit confortable dans sa petite vie avec Ginette.

Je ne suis pas ici pour l'amélioration permanente du confort de Ginette et Marcel, et c'est bien pourquoi à ce stade, je n'ai rien à dire à Ginette et Marcel. Il se trouve en effet que pour l'instant, ce qu'attendent Ginette et Marcel, c'est l'amélioration permanente de leur *confort*.

Comprenez ceci, chers amis de Salut Public : les gens *aiment* ce système de merde. Ce système est incroyablement pervers justement en ceci qu'il est *parfaitement humain* – et qu'il n'est que cela. Les gens, ça leur plaît de consommer, ça ne les intéresse pas du tout de penser.

La pensée est un sacrifice. Une prédation. Elle fait mal. Les gens, ce n'est pas ça qui leur fait envie. Les gens, ils veulent une vie *facile*.

Je ne les en blâme pas, d'ailleurs. L'humanité est ainsi faite. Il faut qu'il y ait Marcel, Ginette et leur confort, leur home cinéma, leurs émissions fétiches, faites par des porcs pour gaver les veaux. Voilà, c'est comme ça. Il est nécessaire qu'aujourd'hui ce fumier prospère, afin que poussent demain les roses.

Seulement, moi, ce sont les roses qui m'intéressent, pas le fumier. C'est pourquoi, à ce stade, je n'ai rigoureusement rien à dire à Ginette et à Marcel.

Rien du tout.

Je suis ici pour une toute autre raison, chers amis de Salut Public.

Si dans les grandes lignes, mon intuition est juste, alors le jour viendra où il sera crucial que nous, les dissidents, nous nous soyons organisés en vue de ce qui vient vers nous.

Croyez-moi, ce jour-là, le home cinéma de Ginette et Marcel ne proposera aucun spectacle susceptible d'égaliser le réel.

Vous voulez du frisson ? – vous allez en avoir. Et plus que vous ne l'espérez.

Il est très possible qu'à l'horizon d'une décennie, peut-être un peu moins, peut-être un peu plus, nous assistions à l'effondrement intégral de ce système frankistain que nous, les dissidents, sommes impuissants à combattre, mais que son incohérence structurelle condamne. Tout laisse penser que la ripublique systémienne va se trouver en faillite – et il est très possible que ce ne soit là qu'un début, que

cette faillite entraîne dans son sillage l'implosion financière de la moitié au moins des Etats européens – sans parler de la formidable récession qui menace les USA, si jamais le dollar venait à perdre son rôle de monnaie de réserve.

Tout le système repose, en dernière analyse, sur un extraordinaire amoncellement de dettes. Donc tout le système ne se maintient que par le crédit. En réalité, il est en train d'arriver à l'Occident ce qui arriva à l'Europe au début du XX^e siècle : le centre de gravité de l'économie monde menace de basculer. Le soleil se lève sur l'Asie. Le pillage de la sphère publique a jusqu'ici nourri artificiellement une économie occidentale de moins en moins productive, seulement voilà, tout à une fin – et cette fin approche. Nous allons bientôt buter sur le fond du tiroir-caisse.

Ce sera dur pour tout le monde en Occident. Mais en France, ce sera tout bonnement *intenable*.

Alors on s'apercevra soudain que des pans entiers du pays ne tenaient que par la subvention. Les banlieues sans l'argent public ? – Ce seront très vite des favelas, où les seigneurs de la drogue règneront, entretenant des bandes armées – et seuls les islamistes seront en mesure de contrôler plus ou moins ce chaos – et encore, seulement dans les zones musulmanes. Nos vieux, sans l'argent public ? – Ils connaîtront le sort des retraités russes, qui moururent par millions dans la misère, au temps où Eltsine « libérait » son pays.

Voilà le programme.

Vous me voyez brancher Ginette et Marcel là-dessus, comme ça, au débotté ?

Pas très vendeur, comme discours.

*

Encore s'agit-il là d'un scénario *relativement optimiste*. Les choses risquent de se passer *beaucoup plus mal*.

Le monde bouge autour de nous.

Certains experts prévoient le pic d'extraction des hydrocarbures pour le début de la prochaine décennie. C'est-à-dire que la quantité d'hydrocarbures disponibles sur le marché pourrait commencer à décroître prochainement, au moment précis où la croissance asiatique gonflera la demande dans de fortes proportions. Si cela est vrai, il risque de faire chaud très vite, au Moyen Orient et ailleurs. Pour l'instant, nous n'avons aucune garantie quant à l'existence de technologies de rechange susceptibles d'être déployées en temps en heure – c'est-à-dire que notre machine économique risque de tomber en panne sèche.

Imaginez cela : les banlieues devenues favelas, et soudain, plus un camion frigorifique. Imaginez la région parisienne ce jour-là.

Derrière le choc déjà terrible de la prochaine décennie, d'autres chocs nous attendent peut-être, encore bien pires. Les perspectives démographiques du continent africain sont incertaines, dans la mesure où la transition vers un régime de natalité faible est à peine amorcée. Cependant, il suffit de regarder la pyramide démographique du Nigéria pour être pris de panique, à l'idée de ce qui se passerait si cette transition devait tarder. Le constat est encore plus terrifiant dans le sous-continent indien. Le Pakistan et le Bangladesh verront probablement leur population doubler dans les trente ans qui viennent. Cela signifie 300 millions d'hommes en plus, sur des terres stériles et qui, pour partie, risquent d'être bientôt submergées par la montée des océans.

Voilà « Le Camp des Saints », presque exactement tel que Raspail l'avait imaginé. Que le sous-continent indien exporte le tiers de ses excédents démographiques dans les décennies qui viennent, et les peuples européens seront littéralement submergés. Même constat pour l'Afrique – à moins, évidemment, que les pandémies, sida ou autres, ne « règlent » le problème. Si ces peuples faméliques et innombrables se mettent en marche, ils déferleront sur nos vieux pays dix fois, cent fois plus rapidement que nous, nous ne saurions les éduquer, les insérer, les assimiler. Ce sera la fin de l'Europe, et puis, qui sait ? – celle de l'Amérique. Et donc, sans doute la fin de la civilisation occidentale.

Imaginons. Voici une Europe ruinée, en tout cas une France ruinée. Voici un peuple à la dérive. Voici le chaos, voici l'anarchie. Et aux frontières, voici des masses désespérées, animées sans doute par quelque idéologie fanatique, nourrie de haine à notre égard.

Voilà notre monde dans une ou deux décennies.

Voilà le programme.

Croyez-vous qu'alors, il sera encore question de *confort* ?

Comment voulez-vous que je parle de tout ceci à Ginette et Marcel ? Pour l'instant, ils ne sont pas prêts à l'entendre, tout cela. Pour l'instant, ils préfèrent écouter Sarkozy, qui leur dit, le gros malin, que tout est possible.

Ben voyons.

*

Mais ce n'est pas tout, chers amis. J'ai d'autres lapins blancs cachés dans mon haut-de-forme.

Tout cela, cette formidable catastrophe économique et démographique, tout cela se produira alors même que l'évolution technologique va nous faire basculer *dans une autre Histoire*. Et là, l'affaire peut devenir proprement *apocalyptique*.

Tenez, deux petits faits, relevés ces dernières semaines en parcourant la presse systémienne.

Deux petits faits de rien du tout.

Il y a quatre mois, un bébé est né en Floride. C'est une fille. Elle s'appelle Taylor. Quoi de plus banal ? – Un bébé américain, parmi des millions d'autres.

Cependant, ce bébé Taylor-là présente une particularité extraordinaire : c'est un prématuré – un très grand prématuré, né à 21 semaines.

Ce bébé vient de sortir de l'hôpital. Et il vivra.

Pourquoi est-ce extraordinaire ? – Parce que jusqu'ici, on estimait *qu'aucun* bébé ne pouvait survivre, né à moins de 23 semaines.

Cette nouvelle vous laisse de marbre ? – Alors répondez à la question suivante : s'il est devenu possible de faire vivre un bébé né à 21 semaines, si nos couveuses sont devenues si performantes, pourquoi s'arrêter en chemin ? – Le biophysicien Henri Atlan, professeur émérite aux universités de Paris VI et de Jérusalem, estime probable la mise au point, dans les décennies qui viennent, d'un utérus artificiel capable d'abord d'incuber les fœtus humains issus d'un avortement, ensuite de « fabriquer » des bébés à la chaîne, sans aucun recours à la matrice féminine.

Ce n'est pas de la science-fiction : c'est une possibilité technologiquement avérée – et en conséquence, le fameux débat entre partisans et adversaires de l'IVG pourrait bien trouver une conclusion inattendue : à la femme son corps, certes, puisqu'elle en est propriétaire – mais pas celui de son enfant, car celui-ci peut désormais vivre sans elle.

D'où une nouvelle et terrible question : *de qui* sera cet enfant ?

Cela, c'est l'Histoire qui commence maintenant.

Voilà le programme.

Si j'en parle à Ginette, elle va croire que je me fous de sa gueule...

Un autre petit détail de rien du tout, un petit fait relevé dans la presse. Depuis quelques semaines, régulièrement, on nous informe, au détour d'un bas de page par-ci, d'un bas de page par-là, qu'un quidam s'est vu condamner pour « refus de prélèvement ».

De quoi s'agit-il ? – Tout simplement de ceci : après avoir été à la traîne sur le fichage génétique des criminels sexuels, la ripublique systémienne se rattrape ! Elle se rattrape même tellement qu'elle dépasse tout le monde : la France sera bientôt, si nous continuons de ce train, le champion du monde du fichage génétique. Désormais, on te me vous encarte l'ADN pour un oui ou pour un non !

Etabli en 1998 pour les crimes sexuels, le prélèvement ADN obligatoire fut d'abord étendu à l'ensemble des crimes par la gauche, en 2001. Puis en 2003, le petit

Nicolas, le Nabot-Léon de Neuilly, décida que toute personne arrêtée en lien avec un délit devait être « prélevée ». Mettez en regard cette étrange évolution de notre droit et la dynamique totalitaire propre à la Systémie, et voilà.

Voilà le programme.

Imaginez où tout cela nous amène. D'un côté les banlieues favelas, plus un camion frigorifique qui roule, et aux frontières 300 millions de crève-la-faim. De l'autre côté, une sorte de délire futuriste – d'un côté « Fahrenheit 451 », de l'autre « le Meilleur des Mondes » ; d'un côté « Soleil Vert », de l'autre « Bienvenue à Gattaca ».

Festif, non ?

Eh bien *cela*, c'est l'Histoire qui commence maintenant.

Voilà le programme.

Programme dont nous n'avons vu, jusqu'ici, que les prodromes.

A l'aune de cette Histoire-*là*, à quoi ça rimerait de « proposer des choses » à Ginette et Marcel ? – Honnêtement, je vous pose la question.

Il est évident que Marcel et Ginette, pour l'instant, ne sont tout simplement pas capables d'avaler la pilule rouge – vous savez, cette fameuse pilule rouge qui, dans le film « Matrix », vous réveille, vous tire du rêve, vous ouvre les portes du monde vrai, dans toute sa laideur.

Cette pilule, donc, Marcel et Ginette ne l'avaleront pas – parce qu'il y a un écart beaucoup trop grand entre leur monde à eux, tel qu'ils se le représentent et tel qu'il existait encore il y a peu, et ce monde nouveau, cette Histoire nouvelle, que personne n'a jamais vécue, et que ni Marcel ni Ginette ne peuvent *imaginer*.

Cette pilule rouge, personne n'en veut.

Les gens préfèrent la pilule bleue – la pilule de l'oubli.

Ils la préfèrent de loin.

Y a pas match.

Donc, comme les gens ne sont pas capables d'avaler la pilule que j'ai à leur proposer, eh bien je m'abstiens de la proposer, cette satanée pilule.

Le programme, je le connais, mais je le garde pour moi.

Mon boulot d'écrivillon ouibard, dans l'immédiat, est de traquer les signes annonciateurs, c'est tout. Je montre du doigt là où il faut regarder. Ça suffit amplement à m'occuper, et si mes lecteurs sont un peu fute-fute, ça doit suffire à les édifier.

Je tiens ma place de petit scribouillard française médiocre, sous-citoyen d'une sous-république de merde. Je m'essaye à regarder la réalité en face, c'est tout.

Et je trouve qu'eu égard aux circonstances, c'est déjà pas mal.

CARTE POSTALE

Aujourd'hui, 3 avril 2007, je fais court. Faut dire que je n'ai pas le temps de faire long. Je suis en voyage. Je suis en Bretagne. Je suis dans un rade, là – un rade près de la rade, en somme.

Je suis dans un rade, donc, et puisque ça se passe en Bretagne, y a pas le Pharisien. Sous le pif, j'ai Ouest-Torchon, autant dire rien.

Du papier avec de l'encre dessus, certes, mais pas d'idées dedans.

Nada.

Bref, peu importe. De toute façon, comme je vous disais, ma chronique va être très courte. Pas besoin d'aller pêcher des idées dans le canard, je sais déjà comment vous faire marrer.

Je vais juste reprendre deux textes – l'un après l'autre, comme ça, no comment.

Le premier texte, c'est la chanson de campagne de Ségolène Royal.

« Tous unis pour porter l'espérance. Tous unis pour faire gagner la France. Ségolène tu peux compter sur nous, l'avenir sera au rendez-vous. Tous unis, pour faire que demain, nul ne reste au bord du chemin, Ségolène etc. Tous unis, pour protéger la terre. Pour un monde plus juste et solidaire. Ségolène etc. Tous unis dans nos différences, habités par la même espérance, Ségolène etc. »

Le deuxième texte, c'est un tube nettement plus ancien.

« Une flamme sacrée monte du sol natal et la France enivrée te salue Maréchal ! Tous tes enfants qui t'aiment et vénèrent tes ans à ton appel suprême ont répondu présent. Maréchal nous voilà ! Devant toi, le sauveur de la France, nous jurons, nous, tes gars, de servir et de suivre tes pas. Ta voix nous répète, afin de nous unir : 'Français levons la tête, regardons l'avenir !'... N'écoutons plus la haine, exaltons le travail, et gardons confiance dans un nouveau destin. Car Pétain, c'est la France, et la France, c'est Pétain ! »

Marrant, non ?

THE SHOW MUST GO ON

Aujourd'hui mieux que jamais, mon petit monde bistrotier m'apparaît comme une maquette à l'échelle de la Systémie. Tout le monde est là, en rang d'oignons au comptoir. Il y a Paulo, Eddie, le Galérien, Marmotte, Bosmokinge, Quinquin, le

Caillou et Marcel – et puis il y a moi, tout au bout du comptoir, qui écoute sans rien dire, et puis il y a aussi le Patron, derrière son zinc, qui astique ses verres avec application. Et puis derrière nous, loin derrière nous qui balaye, il y a Ahmed – mais lui, on ne le voit pas, il est dans l'arrière-salle, pour l'instant.

Marcel, pour une fois, tient le crachoir. Il veut parler de la campagne électorale.

« On dirait qu'on ne parle de rien, » se lamente-t-il.

« Pourtant, on parle de tout, » objectent Paulo et Eddie dans un bel ensemble.

« On parle de tout, » leur dit mon bon Marcel, « mais au final, on n'a parlé de rien, jamais. C'est mystérieux. »

Bosmokinge intervient.

« Point de mystère, ami Marcel ! Par le mauvais bout de la lorgnette, voilà comment on parle de tout, et donc voilà pourquoi on ne parle de rien. On s'engueule sur tous les sujets, certes, mais quelque sujet qu'on aborde, toujours on ne discute que de queues de cerise ! »

Eddie pointe un doigt accusateur vers le nœud papillon printanier de l'ami Bosmo.

« Oh, vous, de toute manière, vous êtes toujours négatif sur tout. »

Bosmokinge se récrie : « Pas du tout ! Tenez, pour ces élections, j'ai décidé de soutenir François Bayrou ! Camarades militants, c'est pas de la positivité, ça ? Vous comptez désormais un militant de plus à ce comptoir ! »

Je suis surpris. Comment, Bosmo vote Bayrou ? – Difficile à croire.

Je lui demande si c'est du lard et du cochon.

Il me sourit Patrick Sabatier des grandes heures.

« Mais oui, mais oui, je crois dans la révolution centriste, chers amis ! Car à présent, assez de demies mesures ! Place aux hommes du destin ! La rébellion, notre grand leader charismatique centristo-centriste l'incarne dans l'époque ! »

Bon, d'accord, il se fout de notre gueule – je comprends mieux.

Le Caillou fait remarquer, d'une voix neutre, que « révolution centriste », c'est presque aussi drôle que « nazisme et dialogue », mais personne ne relève. Il faut dire que depuis quelques temps, le Caillou s'installe au bout du comptoir, comme s'il voulait prendre du recul – alors on l'entend mal, forcément.

Bosmo poursuit, gouailleur.

« D'ailleurs, c'est simple : le vrai prénom de Bêêê-roue, c'est Vladimir Illitch. Et Marielle de Sarnez, sa directrice de campagne, eh bien regardez : c'est Kroupskaïa réincarnée ! La ressemblance est frappante, non ? »

Paulo soupire que ce n'est pas drôle, qu'il s'agit quand même d'une élection pré-

sidentielle et qu'il y a de *vrais enjeux*. Bosmo le met au défi d'en parler, des *vrais enjeux*.

Paulo embraye, bien sûr – sans voir le piège. Eddie lui suce la roue, comme prévu, et notre attelage enquille, imperturbable, la route bien balisée d'une campagne ô combien prévisible. Ils se donnent la réplique, les deux lascars, bien décidés l'un et l'autre à prouver ensemble qu'ils ne sont d'accord sur rien.

Ils parlent d'abord d'économie.

Paulo déroule son catalogue. Il explique qu'on va investir dans la recherche, mettre en place une politique industrielle d'avenir, créer des fonds régionaux de soutien aux PME, porter le SMIC à 1500 euros, augmenter les allocations logement, etc. Je m'étonne, quand il a fini de parler, qu'on ne nous annonce pas en prime le remboursement des performances péripatéticiennes par la sécu. Il s'agit probablement d'un oubli.

Le Caillou fait remarquer, d'une voix neutre : « Vous savez que la dette publique réelle de la France est déjà très, très largement supérieure à celle de l'Argentine en 2000, même rapportée au PIB ? »

Bosmo lui répond, du tac au tac : « C'est un point de détail, ça, monsieur l'extrémiste. Il faut donner du souffle à une élection présidentielle ! En prenant le meilleur de la gauche et le meilleur de la droite, avec Vladimir Illitch Bêê-rou, nous atteindrons très vite le taux de croissance dont jouit l'Allemagne, depuis qu'elle a une grande coalition. Jawohl ! »

Eddie hoche la tête. « Oui, » dit-il, « le souffle que Sarkozy a su donner à sa campagne : voilà de quoi il faut parler. Fini les raisonnements de boutiquier ! C'est pour la France, quoi, merde ! »

Bosmo surenchérit, avec un plaisir non dissimulé : « La France, notre pâââtrie, que François Bêê-rou va sauver... »

Cependant, Marcel coupe le Bosmo, énervé pour une fois.

« Ah non, s'il vous plaît, essayons de parler sérieusement. »

Bosmo sourit, gentil toujours.

« Dans certains cas, mon cher Marcel, il s'agit de savoir si l'on doit rire ou pleurer. Personnellement, j'aime mieux rire. »

Sur ce, sans qu'on comprenne bien pourquoi, Eddie précise que Sarko veut déduire les intérêts des emprunts de nos revenus imposables. Bosmo répond, dédaigneux, que Vladimir Illitch Bayrou, lui, n'aura pas besoin de telles mesurètes pour différer de cinq ans le krach immobilier, car le charisme révolutionnaire centriste peut tout. Seulement voilà, pendant que Bosmo déconnait, d'autres ont dressé l'oreille. Fait exceptionnel, Quinquin a relevé le nez qu'il avait, comme de coutume, plongé dans un verre de blanc et d'une voix éraillée, il nous apprend qu'il a « des

crédits à jusque par-dessus el'dos », et qu'en conséquence, il va voter Sarko pour rogner sur ses impôts.

Puis, ayant dit, il replonge le nez dans son vin et nous passons à autre chose.

Eddy a noté. Il sourit, tout content bien sûr. Un point pour l'équipe.

Je ne sais plus très bien par quel enchaînement, mais nous en venons à parler de l'éducation nationale. Le Caillou prétend que le quart des élèves arrivent en sixième sans savoir lire. Paulo répond que « c'est la faute à la droite » et nous explique qu'avec Ségo, ça va changer. Marcel demande comment ça va changer. Paulo répond, avec une honnêteté qui pour une fois lui fait honneur, que Ségo veut organiser des « états généraux des enseignants sur le mode participatif », et que c'est ça son programme.

Marcel fait : « ah ! »

Un ange passe.

Marcel ajoute, songeur : « Quand même, Ségo, ça fait peur. »

L'ange repasse.

Eddie sourit derechef. Deux points pour l'équipe.

Il se lance dans une diatribe assez confuse, d'où il ressort en substance, si j'ai bien compris, que l'instruction publique est une valeur de gauche, une valeur qui fut jadis chère à Jaurès et à Blum, une valeur que le parti socialiste a oubliée et que Sarko, lui, saura remettre au goût du jour. Il faut voir la gueule de Marmotte quand Eddie cite Blum et Jaurès. Je vous jure, c'est comique. Elle roule des yeux comme des billes de loto. Elle est tellement sidérée, la malheureuse, qu'elle ne trouve même pas la force de protester.

Eddie en rajoute, s'étale, s'affiche, se vautre. Sarko vu par Eddie, c'est l'alliance impossible du CAC40 et de la SFIO, Jaurès version people, Karl Marx en Ferrari.

C'est tellement gros que ça passe.

Trois points pour l'équipe.

Après ça, on parle de choses et d'autres. Moi, je ne dis rien, j'observe. Le même schéma se répète, avec quelques variations selon le thème abordé. Paulo et Eddie se jettent au visage les mesurette plus ou moins démagogiques proposées par leurs candidats respectifs, ça ricoche sur le zinc et ça ne fait guère d'effet – le Galérien regarde autour de lui comme un type qui se réveillerait un beau matin dans un asile d'aliénés, Marcel a l'air complètement démoralisé, et Marmotte se fait discrètement draguer par Bosmokinge. Quant à Quinquin, il picole.

A chaque fois que Paulo blablate sur le programme de sa Ségo chérie, Eddie le laisse dire, et un petit sourire flotte sur son visage de vieux garçon poupon.

Il engrange, la canaille, il engrange.

Seul le Caillou réagit, qui lance quelques piques, ici ou là.

Quand Paulo déblatère sur les bontés de sa Ségo, laquelle va régulariser du sans-papier à tour de bras, le Caillou le coupe : « Tu dis que si on régularise, ça réduira le nombre de sans-papiers : c'est faux et tu le sais. Cela fera appel d'air, et deux ans plus tard, on sera rendu au point de départ. »

Et de marteler, en détachant bien les syllabes, pour qu'on l'entende malgré le brouhaha entretenu par Bosmokinge : « A moins de changer de logique, vous ne sortirez pas du cercle vicieux. »

A ce moment, le patron se tourne vers le Caillou, mais déjà Eddie répète les mêmes phrases, en parlant plus fort, en s'agitant davantage, et c'est lui maintenant que le patron regarde.

Et encore un point pour l'équipe.

Le même schéma se répète deux ou trois fois : Paulo et Eddie décrivent un catalogue de mesures, le Caillou remet en cause le paradigme à l'intérieur duquel on prétend enfermer le débat. Du coup, le patron, Marcel et le Galérien regardent le Caillou avec de plus en plus d'intérêt. Aussitôt, Eddie répète les phrases du Caillou, avec une conviction surjouée.

Quinquin, lui, continue à picoler.

Soudain, Marmotte laisse échapper un rire de gorge. Bosmokinge lui a posé le bras sur les épaules et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Ma parole, mais il me semble bien avoir entendu quelque chose comme « nombril de femme d'agent » !

Puis mon attention est attirée par Eddie, à nouveau. On a changé de sujet, il est question d'identité nationale. Eddie est en train d'engueuler le Caillou au sujet des propos de Le Pen sur Sarkozy.

« Alors comme ça, un immigré ne peut pas devenir président ? »

Le Caillou est mal à l'aise. Il jette un coup d'œil en coin au Galérien, qui compte ses sous sur le comptoir, l'air de penser à autre chose.

Paulo dit que c'est scandaleux, cette histoire. Il prend à témoin Marcel que c'est du racisme, n'est-ce pas mon vieux ? – Mon Marcel hausse les épaules et ne répond rien. Il a l'air crevé.

Peut-être pour le requinquer, Paulo et Eddie se livrent alors à une invraisemblable débauche de néo-pétainisme sous amphétamine – le Caillou lui-même en reste sans voix. C'est impressionnant, on se croirait dans un bistrot à Vichy en 1941. Paulo maintient que Ségo a raison de vouloir que chaque Français ait un drapeau à la maison – il ose même ajouter, sans réfléchir à ce qu'il dit, que « Ségo nous a rendu la fierté d'être français » ! Sous le regard effaré de Marcel et l'œil narquois de Bosmokinge, lequel a enfin lâché Marmotte, Eddie riposte en expliquant que même si Sarko est un immigré, « nous ne sommes pas plus français que lui ». Et il

ajoute, vicelard, que les affiches de Ségolène Royal, avec sa trombine sous le slogan « la France présidente », c'est encore une manière de dire que Sarko est moins français qu'elle.

Ensuite, nous atteignons au délire intégral. Paulo nous explique, très sérieusement, que Ségolène, c'est la France par excellence, la France du travail pour tous, la France pour la paix, la France qui réussit, la France ceci, la France cela ! *La France, c'est Ségo, et Ségo, c'est la France !* – Il faut le voir, ce quinquagénaire barbichu, ce presque retraité de l'Educ Nat, en train de nous sortir son couplet patriotard ! Je vous jure que quand on a vu ça, on comprend mieux que la chambre du Front Popu ait voté les pleins pouvoirs à Pétain.

Quand Paulo se met à élucubrer sur la « présidente de l'excellence environnementale » qui va « sauver la terre » grâce à son « vice-premier ministre chargé du développement durable », je n'y tiens plus et je lance à notre socialo de comptoir, d'une voix de velours : « Ah, et c'est important, la terre, hein Paulo ? Elle ne ment pas, la terre ! » - En réponse, il hoche la tête vigoureusement, prenant ma boutade pour une approbation.

Là, c'est moi qui marque un point. Bosmokinge s'effondre sur le zinc, secoué par un fou rire irrépressible.

Pour Marcel, c'est le coup de grâce. Terrassé par l'incroyable tsunami de niaiserie et de mauvaise foi qu'il vient d'encaisser en pleine tronche, il paye et s'esbigne, oubliant même de dire au revoir. Le Caillou le suit, après avoir salué la compagnie – sans doute estime-t-il qu'il n'y a rien, absolument rien à dire de plus, que c'est plié, que Paulo et Eddie, décidément, sont indécrottables.

*

Pour ceux-là, comme sans doute pour la majorité des Français, l'essentiel est que le spectacle continue, voilà le fond de l'affaire. Ces types regardent une élection qui va décider de leur destin comme si c'était un match de foot – en supporters. D'ailleurs, vous verrez : le 6 mai 2007, celui des deux crétins qui aura réussi à envoyer son candidat à l'abattoir s'imaginera qu'il a gagné la guerre. C'est la fête des fous, les amis – on dansera sur le pont du Titanic jusqu'à la dernière minute, je vous le prédis.

Bientôt, Marmotte s'enfuit, et je remarque avec amusement que Bosmokinge l'accompagne. Me voici donc seul avec les deux terreurs militantes, et puis Quinquin et le Patron. Ça parle encore un moment de la France ceci, de la France cela, de qui c'est qui saura le mieux lui rendre son honneur, sa gloire et son renom. Inter-mède comique : le Patron, qui ne perd pas une miette de la discussion, demande à Eddie, au moment où celui-ci parlait de la grandeur de la Fraaaaaance avec une

gueule à avaler le comptoir si, oui ou non, le prochain président aurait le pouvoir de réviser le taux de TVA sur la restauration. Eddie en reste tout con, la bouche ouverte il cherche ses mots. Sa mimique me fait un peu penser à la chetron d'une carpe qu'on vient de sortir de l'eau.

Puis, comprenant que ses clients n'en savent évidemment pas plus que lui, le limonadier s'esbigne pour aller discuter près de la caisse avec Ahmed, lequel revient de l'arrière salle, son balai dans les mains. Ne restent au comptoir, à part moi, que les deux furieux et Quinquin, qui contemple d'un œil torve son verre vide.

« Je te paye le coup, Quinquin ? », demande Paulo.

Notre chtimi surendetté lève vers le fonctionnaire à grande gueule deux bons gros yeux reconnaissants, on dirait un Terre-Neuve devant son maître.

« C'est pô de refus. »

Eddie se redresse, s'éloigne du rade, contourne Quinquin et fait signe au Patron :

« Trois jaunes ! »

Puis Paulo et Eddie discutent avec Quinquin. Il est question de son emprunt, de sa maison, de sa femme qui est partie, et puis qui est revenue.

Moi, je suis toujours à l'autre bout du rade et j'observe.

Je me dis qu'en ce moment, ce que je vois, c'est une campagne électorale dans la France telle qu'elle est – la quintessence d'une campagne électorale dans la quintessence de la France telle qu'elle est.

Ces deux petits bourgeois repus, l'un fonctionnaire parasite dans un bureau, l'autre petit cadre dans une direction des ressources humaines. Avec eux, un pauvre vieil alcoolique qui se laisse glisser, tout doucement, entre son boulot de grouillot et la peur du chômage. Tous les trois, le pauvre et les deux profiteurs, accoudés au même rade, réunis dans une fausse amitié. Voilà l'image que je garderai du printemps 2007 : deux parasites encadrant un débris. Comme une allégorie de cette campagne électorale *de merde*.

C'est glauque.

C'est *vraiment* glauque.

COURRIER DES LECTEURS

Vous vous souvenez de mon petit lutin farceur ? Vous savez, le gnome facétieux qui se perche sur mon épaule droite pour me titiller le bout de l'oreille ? – Eh bien, aujourd'hui, il est de sortie, le bougre.

Il est de sortie et il me susurre dans la portugaise, comme ça, au débotté, sans crier gare : « Mon petit Michel, c'est pas le tout de bloguer, mais après, il faut répondre à tes lecteurs. »

Il n'a pas tort, l'animal. Chaque genre a ses règles, et le blog ne fait pas exception.

Je cueille donc mon lutin d'un geste rapide de la main gauche et le dépose précautionneusement sur le zinc, entre mon ballon de rouge et mon assiette de saucisson lyonnais. Puis je lui propose, histoire de s'organiser : « Fais les questions, je ferai les réponses. »

Il opine.

C'est parti.

*

« Il y a un mec, » commence mon lutin, « qui s'appelle Georges-André. Il prétend, ce mec, que tu écris comme Condorcet : avec de l'opium sur des feuilles de plomb. Que lui réponds-tu ? »

« Il n'a pas tout à fait tort, le camarade, » concédé-je. « Il est exact que sur le plan stylistique, mes chroniques sont assez médiocres. Ce sont des billets d'humeur que je ne prends pas toujours la peine de retravailler. Aussi, voilà ce que je vais faire : si mes élucubrations sont pour finir réunies dans un recueil, je prendrai le temps de les relire et d'en assouplir les articulations. Puis, le moment venu, j'offrirai à notre ami Georges-André un exemplaire de ce recueil. Ce sera ma contribution à son combat contre l'insomnie ! »

« C'est tout ce que tu trouves à répondre, » fait mon lutin.

« Oui, » dis-je, « car nous avons d'autres chats à fouetter. »

« Bon, » reprend le compère, « alors passons à autre chose... Un certain Stéphane t'accuse de pessimisme invétéré. Il dit qu'à son avis, les élections 2007 vont marquer un tournant décisif, et que le peuple français va enfin se décider à faire exploser le système. Qu'en dis-tu ? »

« J'en dis que mon ami Stéphane va être déçu. J'ai du mal à croire aux sondages. Mais pour autant, je ne crois pas non plus que la situation soit mûre pour un vrai basculement du corps électoral. Si j'avais un pari à prendre, comme ça, à deux semaines de l'élection, je dirais qu'en nombre de voix, les candidats hors système, ou réputés tels, donc y compris Bayrou, progresseront par rapport à 2002. Mais en pourcentage, cette progression ne se traduira pas nécessairement, parce que l'électorat modéré risque de se mobiliser beaucoup plus qu'il y a cinq ans. Et puis, et surtout, il y a encore trop de gens qui n'ont pas pris dans la gueule les vraies

conséquences de la politique poursuivie ces dernières années. Or, les gens raisonnent principalement en fonction de leur expérience propre. Donc, pour l'instant, le fruit n'est pas mûr, le système PS/UDF/UMP va sauver les meubles, bon an mal an. »

« Tu m'as l'air bien sûr de toi. »

« Eh bien, nous en reparlerons après les élections. Avec toi mon lutin, et aussi avec l'ami Stéphane. »

« Bon, soit... Autre chose maintenant : une certaine Barbara dit que tu appelles à voter Le Pen au nom du marxisme, et elle te met au défi de démontrer que le ralliement d'Alain Soral à Neuneuil s'inscrit bien dans l'orthodoxie marxiste-léniniste. »

« D'abord, » dis-je, « je n'appelle pas à voter Le Pen. Je constate que pour l'instant, le seul candidat réellement antisystème en mesure de se hisser au second tour d'une élection majeure, c'est Neuneuil. Les nationalistes conséquents vont donc évidemment voter pour lui, et pas pour Villiers, voilà qui me paraît clair. Les progressistes, en revanche, ont deux options. De leur point de vue, on peut certes voter Le Pen pour faire basculer le FN à gauche – ce n'est pas absurde : la cohésion idéologique interne du FN est faible, donc ce parti peut évoluer rapidement. Mais on peut aussi tout aussi bien s'abstenir soigneusement de voter FN, dans l'espoir qu'une autre force surgisse à gauche. Les deux attitudes ont un sens, et je ne le nie pas. Je constate simplement qu'à ce stade, sur le plan électoral, le seul vrai vote antisystème sera le vote Le Pen – c'est le seul qui puisse perturber le système, c'est donc forcément le seul vote révolutionnaire possible. »

Mon lutin opine. Ça lui paraît clair.

« Ensuite, je n'ai jamais prétendu être marxiste, » dis-je. « Je ne suis ni marxiste, ni antimarxiste. Je suis avant tout un pragmatique. Quand l'Histoire a donné raison à Marx, j'admets qu'il a eu raison. Quand elle lui a donné tort, je constate qu'elle lui a donné tort. Donc, quand je vois le capitalisme donner raison à Marx dès qu'il peut déployer ses effets, j'en déduis que le marxisme est un bon instrument d'analyse du capitalisme. Et quand je vois qu'inversement, le socialisme scientifique a échoué partout où on a tenté de l'appliquer, j'en déduis que la théorie marxiste doit être biaisée sur ce point, puisque l'expérimentation a constamment débouché sur un échec. »

« Et tu expliques ça comment ? »

« Oh, je ne prétends pas expliquer. Je n'ai que quelques pistes à proposer. Disons qu'on peut constater que le matérialisme historique a débouché sur le triomphe de l'homoncule consumériste, créature de l'idolâtrie marchande. Donc la réduction de la dialectique aux faits sociaux débouche sur la synthèse par le capitalisme. Dans ce paradigme-là, le paradigme de l'homme 'réel', comme disait Marx, c'est donc bel et bien le capitalisme qui surmonte le communisme. Donc le politi-

que n'est pas créé par l'économique — il a besoin d'autre chose pour être. Donc il semble bien que le monisme dialectique ne puisse se passer de la transcendance, ce qui condamne la conception marxiste et réhabilite a posteriori l'idéalisme dialectique des hégéliens de droite. Voilà, à grands traits, d'où je parle. »

Mon lutin sourit. Je l'amuse, je crois, avec mes gros sabots.

« Et puis, » fais-je, « je ne vois pas pourquoi je défendrais Soral. Il se défend très bien tout seul. »

« Bref, tu refuses de relever le défi. »

« Si tu veux. Je ne peux donner que mon point de vue. Je n'ai rien à prouver, rien à démontrer. »

« Mais alors, sans parler de démontrer quoi que ce soit : marxiste-léniniste ou pas, Soral au FN ? »

« Ce qui est tout à fait léniniste, dans l'attitude de Soral, c'est le compromis tactique. Il y a compromis et compromis : lorsque les conditions historiques exigent qu'un compromis soit passé avec une fraction de la bourgeoisie, il faut savoir passer ce compromis. Cela, c'est tout à fait léniniste. »

« Le compromis avec la bourgeoisie nationaliste contre le mondialisme néolibéral ? »

« Oui, exactement. Marx, rendons-lui justice sur ce point, avait d'ailleurs déjà très bien identifié, en son temps, que le capitalisme mondialisé créait une classe nouvelle, dont les intérêts seraient les mêmes partout dans le monde, et que cette classe mondialisée, cette hyperclasse pour parler comme Attali, allait nécessairement entrer en conflit avec les bourgeoisies nationales. Pendant longtemps, l'Etat bourgeois fut l'instance de mise en cohérence de ces bourgeoisies rivales. Aujourd'hui, le rapport de force a complètement basculé : l'hyperclasse mondialisée prend son envol, elle s'éloigne de plus en plus de la bourgeoisie nationale, enracinée, dont les intérêts se confondent de plus en plus nettement avec ceux des classes populaires, à l'opposé des intérêts du capital mondialisé. »

« Donc le compromis avec cette bourgeoisie nationale est bien marxiste-léniniste ? »

« Oui, tout à fait. Il est clair que pour un marxiste-léniniste un peu sérieux, il s'agit d'agir dans le concret, pas de croire en un autre monde, possible ou non. Il s'agit donc de susciter une force capable de nier la négation de l'homme par le capital. Or, cette force qui peut nier la négation, en l'état actuel des sociétés occidentales, c'est le nationalisme, point de ralliement des classes moyennes en voie de déclasserement et des classes populaires en voie de paupérisation. Franchement, qui est l'adversaire le plus sérieux pour l'Imperium néo-conservateur ? José Bové, un agitateur sympathique, certes, mais qui n'a pas l'ombre d'un programme politique crédible ? Ou bien Le Pen, qui veut une France forte, avec une armée puissante,

capable au besoin de garantir l'indépendance nationale contre les tentations impérialistes de Washington ? Qu'est-ce qui a rendu possible le nief de la France aux faucons et autres néo-cons du Pentagone, en 2003 ? Les manifs de gaugaches bien pensants dans les rues d'Europe, ou bien le fait que la France, dotée d'une force de dissuasion stratégique, n'a pas besoin du parapluie américain ? Franchement, poser la question, c'est y répondre. »

« Cela étant, le programme de Le Pen n'a rien de marxiste. »

« Bien sûr, ça, c'est l'autre versant de la question – le prix du compromis, si tu veux. Il est évident que le programme de Le Pen est conforme aux intérêts des catégories sociales qui furent, au départ, principalement à l'origine du FN, c'est-à-dire les petits commerçants, les professions intermédiaires, la petite bourgeoisie en somme... On ne peut rattacher ce programme FN ni au Capital, ni au Travail, mais plutôt à une tentative pour surmonter leur opposition. C'est la tradition de l'extrême droite européenne, tout cela finit peu ou prou par converger vers une utopie petite-bourgeoise et populiste. Par rapport aux arrière-pensées néo-libérales des candidats du système UMPS, c'est beaucoup plus progressiste. Mais ce n'est bien évidemment pas marxiste pour autant. »

« Soral est d'une légèreté de libellule dès qu'on aborde cet aspect de la question. »

« Bien sûr, il n'a aucune envie d'avoir à s'expliquer sur ce point. S'il se rallie trop nettement à la vision corporatiste qui sous-tend le programme frontiste, il aura officiellement quitté le paradigme marxiste. Si, à l'inverse, il admet que ce compromis n'est que momentané, il se coupera de ses nouveaux amis, venus pour la plupart de l'extrême droite antimarxiste. Pas facile comme positionnement. »

Mon lutin est perplexe. Je lui demande ce qui le dérange.

« Je n'arrive pas à savoir si tu approuves sa démarche, » m'avoue-t-il.

« Je n'approuve ni ne désapprouve, » dis-je, « j'attends de voir ce qui en sortira. Mon opinion est que de toute manière, cette démarche est intéressante. Il faut bien voir, mon petit lutin, qu'il va se passer des choses très graves, en France, dans les dix ou quinze ans qui viennent. Il est évident que ce système idiot va imploser, et il est évident que son implosion va déclencher une onde de choc monstrueuse. Dans ce contexte, tout ce qui peut contribuer à faire bouger les lignes est positif, tout ce qui peut contribuer à enclencher un dialogue entre catégories populaires et classe moyenne doit être encouragé. Il faut bien voir qu'il y a, à moyen terme, un véritable risque de guerre civile – et tout, absolument tout doit être tenté pour empêcher ce désastre. Alors le peuple contre les oligarchies, la révolution nationale et sociale comme fédérateur des Français de souche et des Français de branche, pourquoi pas ? – Il faut voir. La meilleure preuve que cette démarche n'est pas vaine, c'est que le système a activé toutes les contre-mesures possibles pour empêcher qu'elle se déploie. »

Mon lutin m'interrompt : « Tiens, à propos de cette crise que tu sens venir en France, un certain Christophe t'accuse de grossir le trait pour justifier un positionnement extrémiste. »

« C'est le contraire, » dis-je. « J'ai dans l'ensemble tendance à minorer la gravité de la situation. Regardons les choses en face, pour une fois : la France est en faillite économique et politique, et cette faillite française ne fait qu'annoncer la faillite de l'Europe entière. »

« Mais encore ? »

« Commençons par l'aspect financier. La situation des finances publiques est tout simplement catastrophique. La dette publique officielle est de 1.200 milliards d'euros, 65 % du PIB, mais la dette publique réelle est bien plus élevée, parce qu'il faut ajouter les engagements hors bilan, retraites des fonctionnaires et autres, soit :

200/300 milliards au titre des retraites des fonctionnaires des entreprises publiques 'rachetées' par l'Etat contre une soulte – entre parenthèses, une soulte comptabilisée en recette par les gouvernements Raffarin/Villepin, alors que les dettes correspondantes n'ont pas été provisionnées !

500 à 900 milliards au titre des retraites des fonctionnaires d'Etat. »

« Au total ? », demande mon lutin.

« En tout, la dette réelle est de l'ordre de 2.000 à 2.500 milliards d'euros, soit environ 120 à 150 % du PIB. Pour mémoire, la dette publique totale de l'Argentine, au moment de sa faillite en 2000, n'était que de 55 % du PIB. En fait, pour l'instant, la France n'est pas mise en faillite par le système financier international pour la seule et unique raison que cette faillite entraînerait celle du système tout entier. »

« Bigre... Nous sommes assis sur un tonneau de poudre. »

« Absolument, et c'est ce qui explique la propagande menée dans les grands médias en faveur de l'euthanasie active. Tu te souviens du Pharisien du 16 mars 2007 ? »

Mon lutin réfléchit.

« Celui qui titrait : 'verdict clément à Périgueux', à propos du procès d'une toubib et d'une infirmière, accusées d'avoir euthanasié une cancéreuse en phase terminale ? »

« Oui, c'est ça. Eh bien, si le système fait la pub de l'euthanasie active, c'est tout bonnement parce que ce sera le seul moyen de sauver les finances publiques. On en est là. »

« Terrible. »

« Oui, d'autant plus que ce tonneau de poudre économique trône en plein milieu d'une véritable poudrière politique. Et après les élections de 2007, on va vite

s'en rendre compte. Tiens, dans ce même numéro du Pharisien, je me souviens d'une 'publicité' d'un genre assez spécial. Il s'agissait d'une pétition à renvoyer à une mystérieuse association 'sauvegarde retraites'. Ça disait comme ça : 'combien vous restera-t-il quand vous aurez fini de payer tous les privilèges des retraités du public ?' - Où l'on expliquait, à bon droit d'ailleurs, que le gouvernement organisait le pillage des caisses de retraite du privé pour financer les retraites des fonctionnaires. »

« A bon droit ! », souligne mon lutin.

« Oui, » dis-je, « mais ce que l'on expliquait pas, en revanche, c'est pourquoi il serait scandaleux qu'un facteur à la retraite gagne plus qu'un employé d'Airbus à la retraite, mais tout à fait normal que Noël Forgeard se barre avec ses stock-options ! Or, tu peux être certain d'une chose, mon petit ami : quand on va aller chercher des poux dans la tête au facteur retraité, il se trouvera des gens pour lui parler de Forgeard et compagnie, à ce facteur à la retraite. Et là, gare... ça va chauffer ! »

« En somme, vers un troisième tour social ? »

« C'est tout à fait possible, mais surtout, ce peut être le déclenchement de quelque chose de beaucoup plus grave. A mon avis, pour faire tenir tranquille ce peuple français décidément rebelle, l'oligarchie mondialiste va essayer de jouer les banlieues. Il y a un vrai risque de voir se reproduire, sur une bien plus grande échelle, les incidents de mars 2006, quand les manifestations anti-CPE furent perturbées par des casseurs. Et il peut alors suffire d'un accident pour qu'une nouvelle vague d'émeutes balaye la France. »

« Les choses peuvent aussi se passer dans le calme, » objecte mon compagnon de poche.

« Bien sûr, je ne dis pas que la catastrophe est certaine à court terme, je dis qu'elle est possible. Elle ne devient quasiment certaine qu'à moyen terme, disons à l'horizon d'une dizaine d'années. »

« Pourquoi ? »

« Parce qu'à force de tirer sur la corde, elle finira par casser, et parce qu'à la vitesse où les oligarchies tirent sur la corde, notre société ne peut pas tenir au-delà d'une dizaine d'années, ou à peu près. Disons 15 ans maximum. Reprends les Pharisien de ces dernières semaines, oublie un moment la ridicule campagne électorale en trompe l'œil que la Systémie vient de nous infliger, et regarde l'actualité : c'est édifiant. Je repense par exemple à cette manif des salariés d'Alcatel-Lucent, l'« entreprise sans usine » chère à Tchuruk. Ces gens manifestaient contre ce qu'ils appelaient : le *totalitarisme des marchés*. Quelle belle expression ! Un de ces salariés expliquait au Pharisien : 'Si l'on ne réagit pas, toutes nos industries de pointe partiront en Chine ou en Inde. Il ne restera que le tourisme ou les services à la personne pour faire tourner le pays.' C'est un bon résumé de la situation : le moment

approche même où il ne restera en réalité *plus rien* pour faire tourner le pays – car il est évident que l'économie des services, en dernière analyse, n'est pensable que si les services ajoutent de la valeur à la marchandise. Si pour commencer il n'y a pas de marchandise, il n'y a pas non plus de services à construire dans le prolongement de la marchandise. »

« En somme, d'après toi, nous sommes entrés dans une dynamique d'implosion irréversible ? »

« Oui. La politique poursuivie par la Banque Centrale Européenne est entièrement faite en vue des intérêts des multinationales prétendument européennes. Or, ces multinationales n'ont plus rien d'euro-péen. Elles sont possédées à peu près à 50 % par les fonds de pension apatrides ou américains. En fait, la politique macro-économique impulsée par l'Europe de Bruxelles aboutit concrètement à organiser la désindustrialisation de l'Europe au bénéfice d'une part de l'Asie, d'autre part des détenteurs du capital mondialisé, qui privilégient bien sûr l'Asie parce que le rapport du capital au travail y est favorable au capital. En clair : économiquement, nous sommes en train de nous suicider. Voilà à quoi aboutit concrètement la construction prétendument européenne ! Les crétins lobotomisés qui s'imaginent construire l'Europe en défendant cette Europe-là me font de plus en plus penser à des lemmings, qui marchent à la queue leu vers la falaise, hypnotisés. »

Mon lutin objecte que le FMI vient justement de demander que « les fruits de la mondialisation soient mieux partagés ».

« Oui, bien sûr, » dis-je, « nous approchons du point de retournement cyclique. La substitution du capital au travail, depuis la purge de 2001, a permis le maintien des taux de rémunération du capital, mais à présent, l'endettement des ménages est excessif, donc, n'est-ce pas, la demande s'essouffle. A partir de là, bien sûr, il s'agit de savoir comment les autorités vont piloter l'atterrissage. De leur habileté dépend sans doute en grande partie la vitesse à laquelle ici, en France et en Europe, nous allons imploser. Mais pour finir, à cause de la nature même du système euromondialiste, tu verras : nous imploserons. Dans cinq ans, dans dix ans, disons au maximum dans quinze ans. Mais ça se terminera par un crash intégral, c'est évident. »

« Et donc ? »

« Et donc, comme je te le disais, tout cela nous amène inéluctablement vers la catastrophe, à moyen terme. Imagine cela : tôt ou tard, une crise proche du modèle argentin. Et cette crise-là, survenant dans un pays en pleine explosion ethnique – imagine les banlieues lorsque les hypermarchés seront vides. Imagine ces hordes de jeunes désaffiliés, paumés, à ce moment-là. Imagine tout cela, et tu auras une idée de la gravité de la crise vers laquelle nous courrons. »

« A ce propos, un certain Torpillou t'accuse plus ou moins de vouloir tirer argument de cette menace pour monter des milices fascistes, ou quelque chose de cet ordre. »

J'éclate de rire.

« Franchement, » dis-je à mon petit compagnon, « c'est ridicule. En fait, c'est même un contresens. Je crois, moi, que la menace fascisante risque de devenir réelle justement si les gens comme moi, c'est-à-dire les modérés, ne se ressaisissent pas rapidement des affaires politiques – avec tout ce que cela implique, concrètement en période de crise. »

« C'est-à-dire ? »

« Si la catastrophe a lieu et si le *worst case scenario* est vérifié, alors je vois trois dangers principaux : soit nous sommes incapables de nous défendre par nous-mêmes, et alors un pouvoir totalitaire sera en mesure de nous faire obéir, en se posant comme unique alternative au chaos ; soit nous sommes incapables de nous défendre et aucun pouvoir totalitaire n'émerge, auquel cas quelqu'un, n'importe qui, organisera des milices d'autodéfense et nous n'aurons pas d'autre choix que d'y adhérer ; soit nous sommes incapables de nous défendre, il n'y a ni pouvoir totalitaire ni milices, et alors c'est bien simple, la France sombre dans l'anarchie et nous finissons, nous autres les pauvres cons de Céfrans, par nous faire tout bonnement massacrer, comme les Tutsis au Rwanda. »

« C'est gai. »

« N'est-ce pas ? – La seule attitude sensée, dans ces circonstances, c'est d'anticiper et de nous doter d'une force collective. J'espère que dans les années qui viennent, la prise de conscience aidant, nous allons nous organiser collectivement en vue de faire face au désastre. De notre capacité à structurer une force collective capable au besoin de suppléer un Etat défaillant dans le maintien de l'ordre dépendra certainement, en grande partie, l'attitude des agresseurs potentiels. *Si vis pacem, para bellum* : voilà l'idée. »

« Donc Torpillou n'a quand même pas tout à fait tort : tu penses bel et bien à des milices ? »

« Ah, Torpillou le petit canaillou... Non, il n'a pas tout à fait tort, je l'admets : je pense en effet que si la situation continue à se dégrader en France au rythme actuel, nous devrions commencer à voir apparaître les premières milices dans quatre ou cinq ans. Mais ce qu'il faut bien comprendre, c'est que mon propos est purement défensif : moi, personnellement, je ne souhaite pas cette évolution, et si elle se produit, si je suis moi aussi amené à m'armer, ce sera uniquement pour me défendre – et bien entendu, jusqu'au dernier moment, je continuerai à respecter les lois de la République, cela va sans dire. Donc, quand je dis que ça risque de se terminer par des milices, je suis dans le constat, pas dans le souhait. Quand je dis que nous risquons, nous patriotes français, d'avoir à nous organiser en groupes d'autodéfense, j'exprime une crainte, pas un espoir. »

« N'empêche que tu parles bel et bien de violence. »

« Eh, mon vieux ! Dans la situation actuelle, ne pas parler de violence aurait à peu près autant de sens que cela pouvait en avoir, en 1938, de ne pas parler de guerre afin de ne pas provoquer Hitler ! Je lisais récemment quelques textes de rap, dans lesquels des jeunes Noirs promettent aux ‘baptous’ un destin rwandais. Il est possible que ce genre d’appels à la guerre ethnique soit à prendre au second degré, mais il est aussi possible que cela soit à prendre au premier degré – et dans le doute, je pense que nous devrions nous préparer au pire. »

Mon lutin soupire, visiblement inquiet.

Puis il reprend : « Parlons d’autre chose. Un monsieur Jean Robin est intervenu suite à ton article ‘Pilule rouge’. Il estime, si j’ai bien compris, que tu aurais pu parler de ‘judéomanie’ plutôt que de ‘sionisme’, pour qualifier l’idéologie étrange qui anime les persécuteurs du sieur Gollnisch. »

« Il n’a pas tort. J’aime bien le concept de ‘judéomanie’. Il est exact que je ne parle de ‘sionisme’ que par commodité, parce que de fait, la ‘judéomanie’ est étroitement liée à un ensemble de lobbys qu’on qualifie généralement de sionistes. »

« Rassure-moi, sur un point : tu n’es pas antisémite ? »

La question me fait sourire. Je décide de plaisanter.

« D’abord, je suis évidemment antisémite, comme tous les mischlings ! Quand tu es en partie juif, tu es en partie antisémite, pour la bonne et simple raison que tous les Juifs sont antisémites. C’est inévitable : dès lors que tu revendiques l’universel au nom d’un particularisme, tu ne peux que souhaiter ton propre malheur, parce que seule la destruction de ta particularité peut racheter ta prétention insensée à l’universel. Désirer secrètement la réprobation est donc un réflexe obligé pour ceux qui revendiquent l’élection. Un quart-de-juif est moins concerné qu’un Juif, mais il est concerné quand même. Petit problème de surpoids au niveau du surmoi, si tu veux. »

Mon lutin secoue la tête avant de soupirer : « Bon, je n’insiste pas, tu es trop cintré pour moi ! »

Puis il reprend : « Mais revenons à la judéomanie. Tu peux préciser en quoi elle s’articule avec le sionisme ? »

« C’est très compliqué, » dis-je, « comme toujours avec les Juifs. Le sionisme, pour commencer, n’est pas un phénomène univoque. Il y a un sionisme historique, qui avait pour objectif de constituer un refuge pour les Juifs persécutés – n’oublions pas, à ce propos, que l’émergence du sionisme est contemporaine de l’affaire Dreyfus. Mais il y a aussi un sionisme d’après la création d’Israël, qu’on pourrait appeler ultra-sionisme, et qui poursuit comme objectif non seulement le maintien du refuge juif, mais aussi le retour de tous les Juifs vers la Palestine – comme pour accomplir la prophétie. Il est très clair que ce sionisme ultra est une hérésie – en gros, c’est un millénarisme, c’est une idéologie athée, qui prétend réaliser la pro-

messe sans attendre que le Divin se manifeste, à Son heure et parce qu'Il l'aura voulu. »

« Pour toi, cet ultra-sionisme est-il un antisémitisme ? »

« Non, ce n'est pas un antisémitisme, mais c'est un *antijudaïsme*. Vouloir que les Juifs reviennent tous en Palestine, c'est vouloir faire du peuple juif, concept *spirituel*, une nation, concept *politique*. »

« Et comment cet antijudaïsme se combine-t-il avec la judéomanie ? »

« C'est là que l'affaire prend un tour instructif. Regardons d'un peu plus près ce syndrome étrange que Robin a qualifié, à mon avis à bon droit, de 'judéomanie'. Regardons qui sont les Juifs, demis juifs et judéo-machins mis en avant par les judéomanes : Jack Lang, le bouffon ; Bruel, le jeune premier surfait ; BHL, riche, beau parleur et prétentieux... et toute une brochette d'olibrius du même acabit. Quel est le point commun de tous ces juifs-là ? »

Mon lutin a pigé : « Ils refusent le malheur. »

« Voilà, tu as compris ! Ces Juifs-là refusent le malheur, ils refusent d'incarner le courage passif porté par la mystique juive. Ils refusent d'acquitter le prix symbolique de l'élection. Ces gens-là, en général, sont plus ou moins franchement des athées. Comment pourraient-ils revendiquer l'errance, en attendant la manifestation du Divin à Jérusalem ? Ils ne veulent plus attendre l'Éternel, ils prétendent le *nommer*, le *connaître*. Leur vision du judaïsme se donne pour un retour à la loi de Moïse, en amont de la Diaspora, mais en réalité, c'est forcément un retour vers l'idolâtrie, puisque leur démarche n'est pas religieuse. De là leur besoin compulsif d'affirmer leur judéité à travers un ultra-sionisme et un communautarisme revendiqués, ou parfois plus discrètement assumés. En fait, ils ne sont plus juifs du tout, c'est bien le problème. »

Mon lutin hoche la tête. D'accord, il pige.

« Entre parenthèses et pour en revenir au dénommé Soral, » dis-je, « voilà par contre un point sur lequel il est à mon avis dans l'erreur. J'ai lu son 'Socrate à Saint-Tropez', et j'en ai déduit que ce malheureux confondait la pathologie des BHL et autres Bruel avec le judaïsme. Eh bien là, le mec tape complètement à côté de la plaque. J'ai lu les textes juifs. J'y ai bien vu qu'il s'agissait d'être une lumière pour les nations, mais je n'y ai vu nulle part que cela consisterait à jouer les poker coachs ! Ce que Soral prend pour le judaïsme, c'est au vrai ce qui reste du judaïsme quand le judaïsme est mort. Juger de l'âme juive en fonction des élucubrations de BHL, c'est à peu près aussi judicieux que de résumer le catholicisme aux errements de l'évêque Gaillot ou le protestantisme aux élucubrations de Pat Robertson. »

Je parle, je parle... Sur le comptoir, cependant, mon lutin poursuit son idée.

« Bref, revenons à nos moutons... Ces Juifs qui n'en sont plus, quel lien ont-ils

exactement avec la judéomanie ? »

Je laisse passer un silence avant de répondre. Je veux que mon lutin comprenne que ce que je vais dire maintenant est important.

« Ah, voilà la question... *La judéomanie est en réalité la forme contemporaine de l'antisémitisme.* A chaque époque sa représentation du Juif par l'antisémite... Les aristocrates du temps jadis haïssaient le Juif parce qu'il était une figure de la faiblesse assumée. Puis les bourgeois du XX^e siècle l'ont détesté au contraire parce qu'il représentait un concurrent – ce qu'on oublie souvent de dire, concernant l'antisémitisme du premier XX^e siècle, c'est qu'il correspond à un moment historique où la bourgeoisie non juive s'inquiète de la montée de la bourgeoisie juive dans le capitalisme mondial... Nos nouveaux bourgeois ont fondamentalement les mêmes craintes, mais ils ne peuvent plus les exprimer de la même manière. Depuis la Shoah, il est quand même assez difficile de se revendiquer ouvertement antisémite... Alors voilà : au lieu de dire qu'il faut tuer les Juifs pour qu'ils fassent de la place à la bourgeoisie, nouveau peuple élu – élu par lui-même, s'entend – on va au contraire dire que le Juif, en somme, n'est qu'un bourgeois comme les autres. *Il s'agit de tuer la judéité à l'intérieur des Juifs, pour s'approprier le principe d'élection.* Le judéomane est en réalité un antisémite qui se cache à lui-même son antisémitisme en mimant les attitudes qu'il pense devoir être celles des Juifs, et pour cela il réduit le Juif à une figure commode, qui est celle du bourgeois d'origine juive, ultra-sioniste souvent pour se masquer à lui-même son reniement. »

Mon lutin écarquille les yeux.

« C'est compliqué, ton truc. »

« Certes, » dis-je. « Avec les Juifs, comme je te le disais, c'est *toujours* compliqué. Mais tu l'avoueras, c'est *révélateur*. »

PILULE BLEUE

Aujourd'hui, 23 avril 2007, au rade, c'est jour de liesse pour Eddie et Paulo. Ces messieurs ont qualifié poulain et pouliche pour le deuxième tour du cirque électoral, alors ils exultent.

Cependant, l'ambiance générale est morose. Le bonheur des uns fait le malheur des autres. Le Caillou et Marmotte tirent la gueule. Marcel mange de bon appétit, mais il a l'air préoccupé. Quinquin boit, comme d'habitude – ni plus, ni moins, c'est-à-dire trop.

Quant à Bosmo, il sourit, l'air de savoir quelque chose que les autres ignorent.

Le Galérien n'est pas là. La fin du mois approche, alors il n'a plus de thunes pour son petit noir.

Et le Patron ? – Eh bien, il astique son rade, comme d'hab.

Voilà, le Ségolem et Sa Sarkozerie sont au deuxième tour des Présidentielles, et bien entendu, cela ne change, au fond, rien à rien.

*

Assis au rade, je médite le résultat des élections présidentielles.

Depuis deux mois, je me faisais un peu l'effet d'un modéré : je tempérerais l'enthousiasme des optimistes, qui voyaient déjà le système KO, balayé par la juste colère populaire, et à l'inverse, je relevais le moral des pessimistes, pour qui c'était fichu, le peuple avait été irrémédiablement lobotomisé, qui voterait comme les médias le lui disaient.

Force est de constater, à présent, que les pessimistes ont eu entièrement raison.

Et donc que j'avais en partie tort.

Je suis surpris, je l'avoue, par l'ampleur du vote systémien. Certes, depuis deux mois, je mettais en garde régulièrement mes amis de Salut Public. Je leur disais, en substance, qu'à mon avis il était très possible que Bayrou réussisse à se faire passer pour un « rebelle », et qu'une grande partie du corps électoral allait en outre voter comme on demande un sursis au bourreau – « encore une minute, s'il vous plaît, encore une minute de cette vie facile ». Cependant, je n'imaginai pas ce triomphe des candidats du système – Sarkozy, Royal et Bayrou aussi, le faux rebelle. Je dois d'ailleurs, à ce propos, faire mes excuses au patron de l'institut CSA, que j'ai traité de bouffon, ne pouvant croire le peuple français assez con pour voter comme lui, le patron du CSA, nous l'annonçait.

J'avais tort : ce n'est pas le patron du CSA qui est un bouffon, c'est l'électeur français qui l'est !

Bouffon, en effet, l'électeur qui vient de s'exprimer, majoritaire, en France ! Voilà un pays objectivement ruiné. 2.000 milliards à 2.500 milliards de dette publique réelle, des centaines de milliers d'entrées clandestines sur le territoire par an, 25 % d'analphabètes en classe de sixième, des délocalisations à tout va, et au final, quoi ? – Eh bien, il se trouve encore une nette majorité de gens pour trouver qu'il faut continuer comme ça, du moins à en juger par leur vote. Voilà, l'UMPS les a conduits droit dans le mur, et ils en redemandent !

Bref, inutile d'épiloguer, c'est comme ça. J'avais hélas raison contre les optimistes, mais tort contre les pessimistes. Il faut s'y faire : le conditionnement médiatique fonctionne. Dont acte. Nos compatriotes n'ont pas trouvé en eux le courage de réagir. Dont acte, là encore.

C'est triste, parce que cela implique que nous, citoyens lucides, sommes encore

moins nombreux que je ne le pensais, pour faire face à ce qui vient vers nous.

C'est triste, mais cela dit, sur le fond, ça ne change pas grand-chose. Quant à moi, comme je vous le disais précédemment, je n'ai jamais pensé que ces élections 2007 allaient voir le renversement du système UMPS. Alors à mes yeux, absolument rien n'est changé. Sur le fond, cette élection ne fait que confirmer mon analyse de départ – à savoir que les élections, bien sûr, ne régleront rien.

Quand ce cycle électoral s'achèvera, une moitié des gogos fera la fête, l'autre moitié fera la tête, mais tout cela n'a plus aucune importance. Les 2.500 milliards d'euros de dette seront toujours là, l'incohérence structurelle de l'Europe de Bruxelles sera toujours là, nos frontières passoire seront toujours là, le désastre éducatif sera toujours là, et puisque la même politique va être poursuivie dans les années qui viennent, il est évident que les mêmes résultats viendront couronner l'action de nos gouvernants. Donc, voilà, comme prévu, il ne s'est rien passé le 22 avril 2007.

Voyons le bon côté des choses. Quand le Titanic sombrera, souvenons-nous qu'une grande partie des passagers a applaudi le commandant, qui mettait le cap sur l'iceberg. Cela nous décomplexera à l'heure de couper les mains agrippées à nos canots de sauvetage. Voilà, je crois, la seule leçon à tirer de cette élection présidentielle en trompe l'œil. Si le corps des citoyens avait trouvé la force de réagir en cette année 2007, dans quelques années, nous serons bien gênés d'avoir à l'abandonner. Au moins, là, nous sommes fixés : RIP la République, qu'on n'en parle plus – ou alors au passé.

La suite des évènements est prévisible. J'ignore si c'est le Ségolem ou le Nabot-Léon de Neuilly qui siègera sur le trône de France, dans quinze jours, mais de toute manière, peu importe : ce sera une créature de l'oligarchie mondialiste. Donc nous savons où nous allons. Immigration incontrôlée, délocalisations, désindustrialisation, effondrement du coût du travail, accroissement des inégalités, heurts sociaux et interethniques violents, implosion des finances publiques : le film, nous le connaissons, le générique de début est rose et bleu tendre, mais le générique de fin sera rouge et noir.

Voilà mon état d'esprit en ce 23 avril 2007. Assis au bord de l'oued, j'attends. Je sais que le cadavre de la Systémie passera sous mes yeux, entraîné par le flot. Alors j'attends...

Cela dit, s'il suffit d'attendre pour voir un jour la Systémie morte, il faut en revanche nous préparer à sa chute – et donc, que cela nous plaise ou non, il nous faut nous pencher sur ce peuple déroutant, le peuple de France, ce peuple qui rejette en 2005 le traité constituant européen à 56 %, puis qui apporte, deux ans plus tard, 75 % de ses suffrages aux défenseurs de ce même traité.

Au programme, donc : peuple de France, l'autopsie.

*

Je commence mon tour de comptoir par Quinquin, parce qu'avec lui, je sens que ça va être vite plié. Les motivations du vote Quinquin, je peux vous les décrire en deux coups les gros : monsieur Quinquin est surendetté, monsieur Quinquin a découvert que Sarko lui permettrait de déduire les intérêts de ses emprunts du montant de ses revenus imposables, alors monsieur Quinquin a voté Sarko. Contre une tournée de jaune et une tape dans le dos, j'apprends encore que monsieur Quinquin a fait voter Sarko par sa môman, au motif que Sarko protégeait les vieilles dames contre les méchants voyous, et qu'avec lui, « y aura de l'ordre crénom ! », et même que les vieux toucheront leur retraite, c'est sûr.

J'écoute mon chtimi de comptoir avec attention, et je parviens même, au prix d'un petit effort de concentration, à lui donner l'impression que je l'approuve – même quand il me raconte l'histoire désopilante de sa môman sarkozyste, retraitée des télécoms qui vivote avec une chtite retraite.

En mon for intérieur, bien sûr, je suis partagé entre l'hilarité et la pitié. Parce que, soyons clair : étant donné que la dette publique réelle est de 2.500 milliards d'euros et comme la République n'a absolument pas les moyens d'acquitter cette dette, nous sommes en faillite. Donc il y aura un syndic de faillite. Donc ce syndic décidera de servir certains créanciers, et pas d'autres. Et si ce syndic s'appelle Sarkozy, ex-avocat de monsieur Serge Dassault, il est très clair que le premier créancier servi sera monsieur Serge Dassault, et avec lui, tous ses bons amis – ce qu'il est convenu d'appeler : « les capitalistes ». Et donc, si le syndic, c'est Sarko, les retraités seront servis *après* monsieur Dassault et ses copains. Et donc, ils se contenteront des miettes. Et donc, en votant Sarko, môman Quinquin a probablement voté pour le gars qui va l'euthanasier.

Alors, qu'est-ce qu'on fait ? On rigole ou on pleure ? – Bon, vous, je ne sais pas, mais moi, je préfère en rire.

La cruauté rend dur, et la dureté fait vivre.

Une leçon, soit dit en passant, que les Français ont bien oublié...

Les gens votent Pilule Bleue ! – Voilà ce qui s'est passé, le 22 avril 2007. Comme prévu : la majorité a refusé la pilule rouge. Quinquin ne veut pas savoir qu'il n'y a plus de pognon dans les caisses. Pitié, qu'on lui donne encore pendant quelques années l'illusion que sa môman va toucher sa pension : voilà à quoi se résume son point de vue.

Quand je considère les motivations de l'électorat sarkozyste, je repense à Tocqueville, qui disait : « Une nation qui ne demande à son gouverneur que le maintien de l'ordre est déjà esclave au fond de son cœur ; elle est esclave de son bien-être, et l'homme qui doit l'enchaîner peut paraître. »

Bref, *nihil novi, panta rei* et toutes ces choses.

Après Quinquin j'attaque Marmotte. Elle me raconte sa soirée d'hier, José qu'est dans les choux, Marie-Georges qu'existe plus, Arlette repassée, Schivardi on se souvient même pas de son prénom, y a qu'Olivier qui s'en sort, heureusement sinon elle aurait eu des regrets, Marmotte. « Des regrets pourquoi ? », je lui demande. « Parce que j'ai voté Ségo, » m'avoue-t-elle, rougissante. « Et pourquoi t'as voté Ségo, si tu voulais voter Besancenot ? », que je demande. « Parce que j'ai eu peur que Ségo soit pas au deuxième tour contre la drouâââte ! », qu'elle me répond d'une voix plaintive.

Prévisible Marmotte.

Trop prévisible, même.

Craintive, elle me demande : « Tu vas pas voter Sarko quand même ? »

Je lui souris, gentil au fond, votre Michel.

« J'attends de savoir ce que dira Le Pen, » fais-je.

« S'il appelle à voter Sarko, tu voteras Sarko ? »

« Probablement. J'ai voté Le Pen pour passer un message, et le message, c'est : le peuple français est toujours debout. Alors, vois-tu, rester disciplinés dans la retraite, c'est pour les gars comme moi l'occasion de prouver que nous sommes soudés et que nous sommes forts. Donc on va serrer les rangs, voilà tout. »

Elle fait la tête, le regard dans le vague.

« Faut voter Ségo, pour ça. »

Je hausse les épaules, manière de lui faire comprendre qu'on ne se comprend pas.

« Sois tranquille, » dis-je, « de toute manière, Le Pen n'appellera probablement pas à voter Sarko. »

« Alors, » fait-elle, rassérénée, « on a encore une chance. »

Je lui vote mon plus beau sourire « cool Raoul, » et je passe au cas, ô combien plus épineux, de mon ami Marcel.

Car vous l'avez compris, Marcel a voté Bayrou.

Et bien entendu, contrairement à ce que s' imagine Marmotte, ce n'est pas moi, le présumé facho, qui tiens dans ma krosse paluche les clefs de cette élection. C'est dans la pitite mimine de Marcel qu'elle dort, la clef de la victoire.

« T'es con d'avoir voté Le Pen, » m'attaque-t-il bille en tête. « Si t'avais voté Bayrou, on niquait le système. »

« Non, » lui rétorqué-je, franchise pour franchise. « C'est toi qui t'es fait mettre. Si t'avais voté Le Pen, c'est là qu'on niquait le système. Le centre, ça mène nulle

part. »

On se regarde, lui et moi. En mai 2005, je pensais à lui quand je disais qu'il y aurait un « Non » populaire, et je pensais à ma trombine, entre autres, quand je parlais du « Non » politique. Et maintenant, on se regarde et on essaye de se comprendre.

« Un rendez-vous manqué », fait-il, souriant malgré tout.

« C'est reparti pour cinq ans de connerie, » dis-je en conclusion.

Il soupire.

« Cinq ans si ça tient cinq ans. »

Je lui demande : « Tu vas faire quoi ? »

Il fait la moue.

« Je suis bien emmerdé. Nunuche socialitude ou Sa Sarkozerie Première. Tu parles d'un choix. »

Tout ça ne me dit pas pour qui il va voter, mais comme il n'en sait rien lui-même, nous en resterons là pour l'instant.

Pour l'instant, de toute manière, il est temps de nous intéresser à l'ignoble Bosmokinge.

Aujourd'hui, il a décidé de laisser Marmotte tranquille. Assis au rade entre le Caillou et Quinquin, il parcourt distraitement le Pharisien.

Je m'approche et lui dis, manière de rester poli : « Vous avez l'air en forme, aujourd'hui. »

« Si c'est pour votre sondage, » me rétorque-t-il du tac au tac, « sachez que j'ai voté conformément à mes intérêts de classe, ayant oublié d'être con. »

Bon, il a voté Sarko, comme prévu.

Enfoiré de bourgeois.

En plus, il ne prend même pas la peine de s'inquiéter de ma santé.

Pourrait quand même être poli, le mec, c'est vrai, quoi.

Je décide de l'emmerder.

« Alors, » que je dis, « vous voilà du dernier bien avec une femme de flic ? »

Il jette un coup d'œil à Marmotte, laquelle rumine à l'autre bout du comptoir, les yeux dans sa tasse de café.

Puis, s'étant assuré qu'elle ne fait pas attention à nous, il m'adresse un clin d'œil égrillard.

« C'est une affaire qui avance. Mais il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant

de l'avoir tué. »

Sur quoi, ayant dit, il se replonge dans la lecture du Pharisien.

Allons, il est temps que j'aïlle parler au Caillou.

*

« Je n'arrive pas à comprendre comment les gens peuvent être aussi naïfs ! », me dit le Caillou, désignant d'un index rageur la trombine de Sarkozy dans le Pharisien.

Pour l'instant, il en est là de sa réflexion, le poto.

A peu près au même point que moi, donc, à ce détail près que pour lui, la surprise est grande – figurez-vous, mes chers amis, que les lepénistes croyaient que Le Pen allait cartonner un max cette année. Alors, vous imaginez leur déception !

En regardant sa trombine désolée, je me dis, soudain, que j'aime bien le Caillou. S'il traînait sur le web, il tiendrait le site Salut Public, ou quelque chose de cet ordre.

Bref, c'est un copain.

Alors, comme il est malheureux et comme il mérite qu'on lui dise la vérité, je décide de l'affranchir.

Grande première, chers amis ! Votre lavette à blog va se mouiller, votre lavette à blog va *prendre position*.

Une fois n'est pas coutume, je vais dire ce que je pense vraiment.

D'ailleurs, je vous l'avais promis, que je détriperais, après l'élection.

« Moi, » fais-je, « ce qui m'étonne, c'est que vous, les lepénistes, soyez assez naïfs pour croire que la démocratie permet d'écrire l'Histoire – ce qui revient à croire d'une part que les oligarchies soient prêtes à s'incliner devant le peuple, d'autre part que le peuple soit majoritairement désireux d'assumer la liberté. Vous avez trop lu Rousseau, les mecs ! Ce sont les minorités qui font l'Histoire, donc quand l'oligarchie gouverne, elle se passe du peuple. Et symétriquement, quand on dit que le peuple se révolte, cela veut dire en pratique que quatre pourcents de furieux cassent la gueule à un pourcent de prédateurs sous le regard plus ou moins approbateur de quatre-vingt-quinze pourcents de moutons. Donc la révolution ne survient donc nullement quand les moutons se révoltent, car les moutons ne se révoltent jamais. En gros, la révolution devient possible quand les moutons décident qu'ils ne se battront pas pour casser la gueule à l'oligarchie, certes, mais qu'ils n'accepteront pas non plus qu'on leur fasse défendre des prédateurs devenus insupportables. Donc, c'est très simple : ou bien l'oligarchie est vue par la majorité

comme un moindre mal, donc elle peut toujours mobiliser les moutons contre les furieux, et alors forcément, les quatre pourcents de furieux se tiennent tranquilles. Ou bien la majorité décide de s'en foutre, et les quatre pourcents de furieux se sentent les coudées franches pour s'expliquer avec le pourcent de prédateurs – à partir de là, que le meilleur gagne. »

Je soupire, manière de faire comprendre au Caillou que franchement, il aurait pu comprendre tout ça plus tôt.

« La démocratie, » dis-je encore, « a ses mérites et ses vertus. En règle générale, c'est le moins mauvais des régimes. Je devrais dire : le moins mauvais des régimes oligarchiques, car c'est en réalité un régime oligarchique d'un type particulier. Voilà ce qu'il faut comprendre : la démocratie est en pratique une *forme* prise par l'oligarchie – tout simplement parce que tout régime est oligarchique, si l'on va au fond des choses. On parle d'oligarchie et de démocratie, mais on devrait parler d'oligarchie démocratique et d'oligarchie non démocratique. Il y a des oligarchies qui ne consultent même pas les dominés, et d'autres qui les consultent – voilà, c'est cela qu'on appelle une démocratie : un régime où l'oligarchie consulte les dominés. »

Le Caillou m'écoute, attentif.

Bien, je l'intéresse. Je lui change les idées. Poursuivons, donc, puisque le cobaye est réceptif.

« Reprenons maintenant l'histoire du FN, à l'aune de cette rapide analyse de la démocratie en pratique. Qu'est-ce que le FN ? Au départ, c'est un tout petit parti politique, construit de bric et de broc par un aventurier politique qui est aussi, reconnaissons-le, un orateur fabuleux : Jean-Marie Le Pen. On trouve là-dedans tout et le contraire de tout, mais en gros, il s'agit des diverses familles de ce qu'il est convenu d'appeler l'extrême droite française – à noter que les fascistes, les vrais, y sont très minoritaires, car l'extrême droite française, c'est sa spécificité, n'est fondamentalement pas fasciste. »

Le Caillou opine du chef. Oui, il se souvient des années 70. C'est loin, mais il se souvient.

« Poursuivons cette histoire, et nous arrivons au tournant de 1983. François Mitterrand décide de rendre à la droite la monnaie de sa pièce : puisque, dans les années 70, les gaullistes faisaient voter communiste pour dézinguer les candidats du PS, le PS des années 80 va fabriquer, à droite de la droite, un PCF de substitution. C'est l'époque, monsieur, où vous passez de Georges Marchais à Jean-Marie Le Pen, sans transition, puisque décidément, l'union de la gauche fut une arnaque. »

Le Caillou hoche la tête. Oui, il se souvient de ses jeunes années.

« Mitterrand entrouvre les médias à Le Pen, la conjoncture porteuse et le talent de l'impétrant font le reste. En 1984, le FN déboule sur la scène électorale : 11 %

aux élections européennes. Puis vient l'année 1986, et grâce à la proportionnelle, le FN entre à l'Assemblée Nationale. On dit merci Mitterrand. »

Le Caillou va pour protester, mais je ne lui en laisse pas le temps.

« Non, non, ne me faites pas le coup du : 'le FN n'est pas une invention de Mitterrand'. Assumez la vraie nature de l'affaire, si vous voulez devenir quelque chose d'intéressant, il faut d'abord savoir qui vous êtes. L'heure est venue de regarder la vérité en face. Voilà, c'est comme ça : au départ, le FN est un golem, inventé par le système comme exutoire au vote protestataire – un exutoire sans risque pour la classe dirigeante. On a fait du vote ouvrier un vote fascisant, et ainsi on put trahir la classe ouvrière. Voilà de quoi il s'agissait. »

Le Caillou baisse la tête, résigné.

Je poursuis.

« La petite comédie se poursuit sans discontinuer jusqu'en 1998. Cette année-là, cependant, un premier événement vient inquiéter les maîtres du jeu : Bruno Mégret est élu maire de Vitrolles à la majorité absolue. C'est, pour la droite d'affaires, un véritable traumatisme. Mégret élu à la majorité absolue, cela veut dire que le golem frontiste peut échapper à ses inventeurs. L'oligarchie décide donc d'organiser l'affaiblissement de son golem : d'où la scission de 1999, largement favorisée de l'extérieur par les forces hostiles au mouvement national. Nous sommes alors, au tournant du siècle, dans une situation qui convient très bien au bloc institutionnel : un ensemble FN/MNR entre 7 et 12 %, juste assez fort pour fixer le vote protestataire, juste assez faible pour ne pas se révéler dangereux, croit-on. »

Le Caillou dit : « Oui, c'est vrai. »

Je poursuis, donc.

« Arrive l'élection présidentielle de 2002. Chirac sait qu'en cas de deuxième tour contre Jospin, il n'a presque aucune chance d'être élu. Il sait aussi que le point faible de la gauche, c'est son bilan sécuritaire, absolument désastreux. Du coup, pendant six mois, les médias aux ordres nous la jouent : 'cap sur l'insécurité'. L'idée de la droite d'affaires est probablement au départ plus de faire baisser Jospin que d'envoyer Le Pen au second tour. Cependant, voyant que Jospin s'écroule et que Le Pen monte, Chirac tente un coup de dés... Qu'a-t-il à perdre, de toute façon ? »

Le Caillou sourit. 2002, un bon millésime...

Je poursuis.

« Le 21 avril 2002, Jospin est out. Je l'avoue, j'étais bien content. Ras le bol de la gaugauche, merci Jean-Marie ! Voilà ce que j'ai pensé... Et je n'étais pas le seul, hein ? – Bon, cela étant, ne soyons pas dupes : ce résultat n'avait été rendu possible que par l'appui discret que les médias du capital fournirent à la campagne FN, appui indirect mais réel. Le golem de Mitterrand était devenu celui de Chirac, et le 21

avril 2002 fut, en ce sens, la revanche de la chiraquie sur la mitterrandie – une histoire de clans, à l'intérieur de l'oligarchie. »

Le Caillou grommelle quelque chose comme : « Oui, le pire c'est que c'est vrai... »

Je tiens le bon bout.

« Bien. Nous en arrivons maintenant à l'affaire Sarkozy. 2002 : la droite d'affaires est aux affaires. Le problème, c'est qu'elle n'a aucune solution à proposer, aucun programme réel, à part la continuation d'une politique avantageuse pour ses mandants, les milieux d'affaires, mais catastrophique pour les classes populaires et les classes moyennes. Bref, Chirac a gagné, mais comme en réalité, la classe politique ne détient plus du pouvoir que ses avantages matériels, c'est une victoire en trompe l'œil. Inévitablement, le système court à sa perte. On fabrique de la dette, on prépare dans la joie et la bonne humeur une mignonne petite crise sur le modèle argentin, pour 2010 sans doute, ou un peu plus tard. »

Le Caillou fait : « Oui, c'est clair. »

Je poursuis, on voit la ligne d'arrivée, là...

« L'oligarchie, qui utilise jusqu'ici la démocratie pour consulter le peuple, mais qui entend bien fixer les bornes de l'exercice, commence à s'inquiéter pour de bon. Où va-t-on ? Le golem Le Pen peut à tout moment échapper à ses inventeurs. Il est temps de le ramener à de plus justes proportions... D'où cette campagne 2007 très différente de la campagne 2002. En 2002, les médias ont discrètement favorisé la montée de Le Pen. En 2007, tout a été fait pour la freiner. C'est en grande partie ce qui explique la contre-performance de Le Pen. Etudiez bien la presse de ces six derniers mois : ce fut une énorme campagne de dénigrement, discret, indirect, insidieux, mais d'une grande efficacité. »

Je promène mon regard sur le rade.

« Voyez nos amis, » dis-je. Je montre Quinquin du regard : « Il aurait voté FN, si les médias ne l'avaient pas persuadé que Sarkozy passerait le karcher sur les racailles, pour reprendre l'expression provocatrice de l'impétrant... » Je montre Marcel du bout du doigt, discrètement : « Ils lui ont fourni avec Bayrou une rébellion clef en main, qu'il pouvait accepter sans remettre en cause ses opinions modérées... » Je désigne Marmotte, je repense au Galérien aussi, qui a sans doute voté Royal ou Besancenot – ce qui se comprend, vu son pouvoir d'achat. Je murmure : « Et puis, ils ont habilement joué des faux sondages, laissant craindre à la gauche l'élimination de Royal par Le Pen, tout en utilisant de vrais sondages, une fois n'est pas coutume, pour cautionner l'opinion dans l'idée que Bayrou était le troisième homme – ce qu'il fut, d'ailleurs, mais en partie sans doute précisément parce que les instituts de sondage lui avaient d'emblée conféré semblable stature. »

Le Caillou soupire. Je poursuis, on arrive presque.

« En tout cas, chapeau à la sarkozerie pour la qualité de la campagne de communication, ce fut du grand art... Il faut en tirer les conclusions : l'imposture, ça marche. Le mensonge, ça marche. Il y a un an, Sarko était objectivement dans les choux, il avait a priori tous les fondamentaux contre lui. Sa communication a été phénoménale, un véritable lavage de cerveau... D'un autre côté... »

« D'un autre côté ? », demande le Caillou.

« D'un autre côté, » dis-je, « cette campagne en trompe l'œil, c'est aussi le signe que le golem FN devient réellement dangereux pour le système. Le positionnement de Sarkozy, qui a mimé les attitudes provocatrices de Le Pen pour rafler son électorat fascisant en dit long : les oligarques ont conclu que le FN devenait plus dangereux qu'utile, voilà ce qui se passe. C'est pourquoi nous avons eu droit à cette campagne hallucinante, qui vit Royal jouer au Maréchal Nous-voilà et Sarkozy jouer les Le Pen bis – un repositionnement de façade qui a permis au système, pour l'instant, de reconquérir une partie de l'électorat lepéniste. Un électorat, soit dit en passant, déboussolé par une campagne FN mal conçue... »

Le Caillou grimace – pas content, le mec, j'ai touché un point sensible.

Puis il reprend : « Pour l'instant, Sarko nous l'a fait à l'envers, mais attendez que ses électeurs le voient à l'œuvre, on va bien rire ! »

Bon, me dis-je, on arrive. C'est maintenant, mon petit Michel, qu'il faut avoir le courage de dire ce que tu penses vraiment.

Okay, je détripe.

« Effectivement, tout cela n'aura qu'un temps. Je doute que la prochaine législature s'achève, sans que la France ait basculé dans une très grave crise financière, puis économique, puis sociale, puis politique. S'ils tiennent jusqu'en 2012, je leur tire mon chapeau. C'est pour cette raison que les politicards ont entrepris de mettre le FN sous le boisseau : l'oligarchie veut se passer de la démocratie, ou alors l'encadrer encore plus sévèrement que par le passé. Ça va devenir difficile de verrouiller le machin. Il y a un gros risque que les quatre pourcents de furieux surgissent, qui feront leur affaire au un pourcent de prédateurs, devenus insupportables aux quatre-vingt-quinze pourcents de moutons. Et donc... »

Le Caillou m'observe du coin de l'œil. Depuis tout à l'heure, il me voit venir, le mec, alors il se demande si je vais, ou pas, lâcher le morceau.

« Donc ? », fait-il, attentif.

« Donc, » dis-je, « il s'agit maintenant de savoir si le golem va, ou pas, échapper aux prévisions de ceux qui, au départ, l'inventèrent médiatiquement pour l'instrumentaliser politiquement. La prévision, c'est : la direction du FN, constatant que son électorat petit-bourgeois sécuritaire ne suit pas la mutation du mouvement, se transforme bon gré mal gré en supplétif d'un grand mouvement néo-conservateur sarkozyste, ultra-libéral et pour tout dire fascisant. L'échappée belle, en revanche,

c'est : le FN, malgré la défection de son électorat petit-bourgeois sécuritaire, fait le pari qu'à moyen terme, l'implosion du système étant inéluctable, il raflera la mise s'il se positionne clairement sur une ligne national-populiste. »

Le Caillou hoche la tête.

« Et vous, dans tout ça ? »

Bon, voilà, c'est le moment d'assumer.

« Moi, » dis-je, « je cherche quatre pourcents de furieux accessibles à la raison, pour m'éviter quatre pourcents de furieux *vraiment* furieux. »

EPILOGUE

Après les élections, je ne suis revenu au rade qu'une fois en 2007. C'était au début de l'automne, déjà les jours raccourcissaient. Il faisait presque nuit, et le patron s'apprêtait à fermer.

Le Pharisien du 25 septembre était posé sur le zinc, entre Eddie et Paulo, qui s'engueulaient, pour changer.

La manchette disait : « Français, on va vous demander un effort. » Il était question de François Fillon, le premier ministre, qui venait de parler d'un « Etat en faillite ». Il y avait, pages 2 et 3, un grand article sur la « rigueur » à venir. Un micro-trottoir, aussi, où des parisiens interrogés « au hasard » expliquaient qu'ils ne voulaient pas payer plus d'impôt, qu'il fallait réduire la dépense publique, donc, pour rééquilibrer les comptes. Il y avait une interview d'Eric Woerth, le ministre du budget, qui disait que les réformes seraient menées sans faiblesse. Une autre de Jean Arthuis, le président de la commission des finances du Sénat. Il disait qu'il fallait rééquilibrer les comptes, dès à présent.

Comme prévu.

J'ai parcouru ces articles avec amusement. Ainsi, on apprenait, quatre mois après l'élection de Sarkozy sous le slogan « tout est possible », que finalement, mesdames et messieurs accrochez-vous, finalement tout n'est pas possible. Il n'est pas possible, par exemple, de dépenser un argent qu'on n'a pas. Surtout quand on s'est délesté des attributs de la souveraineté financière.

Comme prévu.

Page 4, il y avait un article sur la sécurité sociale. « Sécu : vous allez payer plus ». Tel était le titre. Franchises sur les médicaments, assujettissement des allocations de préretraites à la contribution sociale généralisée, etc. La puissance publique part à la chasse au bas-de-laine. Un grand classique des périodes prérévolutionnaires. Déjà, de 1780 à 1789, l'Ancien Régime finissant avait peu à peu gonflé les taxes,

cherchant le numéraire partout où on pouvait espérer le trouver – et le chassant devant l'impôt, forcément.

Comme prévu.

Page 5, il était question des ouvriers de Jallatte, un groupe italien tombé entre les pattes des fonds de pension américains. Délocalisations vers les pays à bas salaires, 170 ouvriers sur le carreau à brève échéance. 170 familles sinistrées. Des maisons, payées à des prix exorbitants, bulle immobilière oblige, et derrière ces maisons, des emprunts écrasants, qui ne seront jamais remboursés. Des enfants qui ne feront pas d'études longues – dans une société où, le Bac ne valant plus rien, il faut aller à l'université des années pour décrocher un diplôme vraiment qualifiant.

Comme prévu.

Page 6, il était question de Renault. Trois suicides en quelques semaines dans un centre d'ingénierie. Cause : « un maîtrise insuffisante du temps de travail ». En clair : citrons surpréssés, plus de jus. Condition du cadre dans la France en cours d'implosion : au fur et à mesure que le système disjoncte, les échelons intermédiaires encaissent la surpression que l'oligarchie refuse de supporter. Trois familles brisées, trois cercueils au fond du trou.

Comme prévu.

Toujours page 6, j'appris que les Français mangeaient de moins en moins de fruits et légumes. La cause ? La hausse des prix. Fait marquant : de plus en plus de gens se détournent des grandes surfaces. On achetait, à nouveau, dès qu'on le pouvait, directement au producteur. C'était le début de l'implosion des chaînes logistiques, le signe annonciateur de la crise systémique induite mécaniquement par la concentration excessive des richesses.

Comme prévu.

Page 7, j'eus quelques difficultés à ne pas éclater de rire. Il y avait une photographie de Sarko en plein jogging avec Kouchner, son improbable « French Doctor Folamour ». Kouchner, une sorte de libéral de gôche atlantiste, jouait alors les va-t-en-guerre contre l'Iran – pays accusé de vouloir se doter de l'arme nucléaire. Sarkozy, visiblement, l'utilisait comme une sorte de fusible. A Kouchner les déclarations incendiaires, à Sarkozy le ton patelin de l'homme modéré. But du jeu : habituer l'opinion à l'idée d'une guerre avec l'Iran, tout en douceur. Grand classique, là encore. A chaque fois qu'il s'est trouvé confronté à ses contradictions internes de manière insurmontable, le capitalisme s'en est sorti par une guerre. Et cette fois, visiblement, il en ira de même, tôt ou tard.

Comme prévu.

Page 8, c'était la cerise sur le gâteau. Où l'on apprenait que Sarkozy était prêt à enterrer le référendum sur la Turquie en Europe. En clair et si je vous passe les

circonvolutions sophistiquées de rigueur : après avoir fait campagne sur le thème « non à la Turquie en Europe », le locataire de l'Elysée se mettait en situation de faire passer un « partenariat privilégié » avec Ankara, équivalent de fait à une adhésion, à tous points de vue – et cela, sans demander l'avis du peuple.

Comme prévu.

J'ai refermé le Pharisien et j'ai regardé autour de moi. Le Patron astiquait son zinc, l'air appliqué. A la place où se tenait d'habitude Marcel, il y avait un type quelconque, front moyen, nez moyen, bouche moyenne, regard moyennement bovin et épaules moyennement tombantes. A la place où se tenait d'habitude Bosmokinge, il n'y avait personne – il devait être en train de trousser Marmotte, ce vieux sagouin. Le patron me l'avait appris cinq minutes plus tôt : ils étaient en couple, maintenant – le grand bourgeois et l'ex-femme de flic, unis dans une passion torride.

A la place du Caillou, il y avait un mec au visage lourd, avec quelque chose de pas clair dans le regard. Comme une rage rentrée.

Malsain.

Très malsain.

Comme prévu.